

Journée d'étude du FRAJE : « Des enfants bien portés »
Le jeudi 14 janvier 2010 de 8h30 à 16h30
Au Théâtre MARNI – rue de Vergnies, 25 – 1050 Bruxelles

Mireille Pauluis : « Contenir » : quoi et pour quoi ? (3/4 d'heure)

Introduction de la journée autour du concept de « fonction contenante » (Winnicott, Bion) : il s'agirait d'expliquer ce que recouvre ce concept, pourquoi il est important dans les métiers de la relation, en quoi il est un travail psychique. Théorie reliée à des exemples concernant l'accueil des enfants de 0 à 12 ans et aux éléments sensoriels qui contribuent à se sentir contenu.

ML Gibello : « Ecouter l'enfant » (3/4 d'heure)

Ecouter le tout-petit qui n'a pas encore accès aux mots, écouter l'enfant qui raconte : deux tâches qui impliquent la mise en mouvement de l'appareil psychique chez l'adulte, à l'identique ? Comment écouter, recevoir la charge émotionnelle exprimée par l'enfant et lui rendre une réponse sensible, adéquate ?

H. Boutsen : « Limites et bienveillance dans la relation à l'enfant » (3/4 d'heure)

Tout le monde semble d'accord sur le fait qu'il est bon de mettre des limites aux enfants. Mais quelles représentations sur la notion de « limite » ? Que limite-t-on et pour quoi (le sens) ? Il s'agirait aussi d'expliquer le concept de « limite » en lien avec celui de « bienveillance » ou « bientraitance ».

D. Mellier: « Les bébés et le travail de contenance des équipes » (1heure)

Expliquer, dans un langage accessible à un public d'auxiliaires en puériculture, le lien qu'il y a entre l'appareil psychique du bébé et l'appareil psychique groupal de l'équipe. Comment la fonction contenante peut vivre selon la capacité des équipes à penser la souffrance, les séparations, les angoisses et la complexité des liens à tisser entre le bébé et ses partenaires.

JM Longneaux : « Le point de vue du philosophe » (3/4 heure)

Conclusion de la journée en pointant des idées phare à mettre en perspective avec sa réflexion de philosophe et un regard sur la société par rapport au travail de contenance

LA FONCTION CONTENANTE DANS LE DEVELOPPEMENT DE L'ENFANT

Mireille PAULUIS

Psychologue et psychothérapeute

Le nid du marsupilami

Introduction.

On parle beaucoup et depuis longtemps de la fonction contenante! Bion, Winnicott, D.Anzieu, D.Houzel, G.Haag, B.Golse, Monsieur Mellier et tant d'autres. En fait, tous les professionnels de l'enfance parlent de cette fonction contenante.

Je ne vais pas vous exposer leurs théories. Le Fraje m'a demandé d'introduire cette journée de manière très concrète. Je vais donc essayer de vous faire partager, de vous faire ressentir ce qu'est cette fonction contenante. Je vais le faire en partant du bébé et de sa maman, de son évolution, de l'évolution de ses besoins.

Nous avons tous déjà été contenant avec nos petits ou dans certaines circonstances pour nos proches, ou des amis ou parfois lors d'un événement particulier avec des gens que nous ne connaissions pas.

Nous avons tous ressentis cet impérieux besoin d'être contenus dans des moments plus ou moins difficiles.

Un exemple: une fin de journée, un retour difficile, trois attitudes du mari.

Au retour d'une journée difficile, boulot, retard de train, enfants en pleurs. Maman prépare le dîner, met les petits dans le bain et surveille les devoirs de la grande. Les carottes brûlent!

Papa rentre.

- *« tu fais toujours 10 choses à la fois! Tu n'avais qu'à rester dans la cuisine et surveiller les carottes. »*
- *« va t'occuper des enfants, je me charge du dîner »*
- *« ma pauvre chérie, tu as l'air épuisée! Qu'est ce qui te ferais du bien? Tu préfères que je m'occupe du dîner ou des enfants? »*

Qu'est-ce donc que cette fonction contenante.

Les oeufs

La définition du dictionnaire :

Contenir: de cum et tenere : tenir continu.

1. avoir, comprendre en soi, dans sa capacité, son étendue, sa substance : renfermer. Ce minerai contient une forte densité de métal, une enveloppe contenant des photos...
2. avoir une capacité de : cette salle a une capacité de 100 personnes, accueillir, recevoir...
3. empêcher des personnes des groupes, de s'étendre, limiter, maintenir.
4. empêcher un sentiment, une émotion de se manifester : contenir ses larmes, sa colère, refouler.
5. se contenir : ne pas exprimer un sentiment fort, se dominer, se maîtriser.

Contenant : ce qui contient, le récipient, ce qui assure la contenance.

Contenance : quantité de ce qu'un récipient peut contenir, mais aussi manière de se tenir, de se présenter, allure, attitude, mine : une contenance gênée. Faire bonne contenance : garder son sang froid, se donner une contenance : déguiser son embarras, perdre contenance : se troubler, être embarrassé.

Deux idées principales dans ces définitions:

- le contenant donne une forme
- ce qui n'est pas contenu déborde!

Que contient-on?

Qu'est-ce qui risque de déborder? Et nous quand et comment avons-nous besoin d'être contenus?

Ce qui risque de déborder, c'est le trop:

Marsu p5

- trop d'excitations, ex: les enfants pendant les fêtes de fin d'année: le trop de cadeaux, le trop de fêtes.
- trop de peurs, ex: vous entendez un bruit la nuit et justement votre voisine vous a dit qu'il y avait des bandes qui cambriolaient la nuit.
- trop d'angoisse, ex: il neige, la météo n'est pas bonne, vous prenez du retard. Vous

savez que dans un quart d'heure la garedrie ferme la porte à l'école. Et votre mari avait justement un rv important dans les Ardennes, il ne répond pas au gsm.

- trop de ressenti, ex:
- trop d'émotion, ex: elles peuvent être bonnes ou mauvaises, qui n'a pas pleuré à un mariage ou a un enterrement! Et comme il est parfois difficile de trouver des mots justes quand on est soit même très ému! Ex: un anniversaire surprise.

Les émotions.

Marsu amoureux

Tout cela nous amène à dire deux mots des émotions.

L'émotion se situe au **carrefour entre le corps et le psychisme**, elle est une expression physique d'un état psychique.

Elle se situe également au **carrefour entre l'individu et l'autre**. L'émotion se partage, se communique. Si vous êtes avec quelqu'un qui pleure ou avec quelqu'un qui a le fou rire. Ex: au cinéma, l'environnement, l'histoire.

Marsu en colère

Elle est également très présente **dans les groupes** et s'y exprime parfois de **manière puissante**, par exemple lors de manifestations populaires ou plus dramatiquement lors d'émeutes où la haine exprimée par le groupe est bien plus forte que celle exprimée par les individus isolément. Ex; un chahut de classe.

C'est un ressenti qui envahit, parfois déborde, une personne mais aussi un groupe.

Les émotions ne sont pas innées, elles s'apprennent ou prennent forme dans le groupe familial, ethnique ou social, les familles ont ainsi **des styles, des couleurs affectives différentes** en fonction de la manière dont elles partagent les émotions. Ex: les familles câlins, celles où on crie beaucoup, celles où on ne crie jamais.

Ce partage des émotions entre deux personnes ou dans les groupes se passe de manière largement inconsciente. Que ce soit dans des groupes familiaux ou sociaux mais aussi dans les crèches ou les institutions.

La fonction contenante?

Pour en parler, nous allons observer le bébé et sa maman.

Mamans enceintes

1. Les angoisses primitives.

Observons **une maman et son tout petit qui pleure**. Elle lui est toute attentive. Elle ressent sa détresse, imagine ce qui le met dans cet état, lui parle. Elle lui propose différentes raisons pour expliquer son désarroi: « Tu as peut-être faim, ou froid. Tu es tout sec, tu veux que je te prenne dans les bras... ». En fait elle ressent son malaise, émet des hypothèses, lui propose solutions. **Elle pense pour son bébé, elle prend en elle ces ressentis incompréhensibles de son petit, leur donne du sens et lui apporte une réponse.**

Avant la naissance, le bébé dans le ventre de sa mère est parfaitement et totalement contenu. Il n'a rien à exprimer ou désirer, en principe le corps de sa mère lui apporte tout ce dont il a besoin. Ses sensations sont celles qu'il perçoit au travers du corps de sa mère, des sensations tactiles sur sa peau, des bruits, le goût du liquide amniotique.

Au moment de la naissance, il est projeté dans un monde entièrement nouveau, bombardé de sensations nouvelles. Le froid, la lumière, les bruits et surtout l'air qui pour la première fois envahit ses poumons. A ce moment, ce qui caractérise **le psychisme du bébé c'est la non intégration**. Il ne peut pas faire la différence entre ce qui est lui et non lui, entre l'intérieur et l'extérieur. Il est dans un monde interne et externe éclaté. Cette non intégration du psychisme du bébé engendre des souffrances très primitives, angoisses de ne pas être contenu, de chute, d'écoulement.

La maman est alors là, attentive aux besoins de son enfant, elle y répond évitant à son petit de rester dans ces sensations insupportables, elle est là contenante. En psychologie on parle aussi de la fonction pare-excitation de la maman qui ne laisse pas son petit dans des situations trop excitantes ou sollicitantes pour lui, elle va tout à la fois lui permettre de devenir de plus en plus autonome en lui laissant faire des expériences de plus en plus performantes, mais pas trop, juste ce qu'il est capable de faire à l'âge qu'il a, ni trop ni trop peu.

Les bébés qui n'ont pas été protégés adéquatement au début de leur vie présentent des troubles affectifs graves.

Ce dont le bébé a le plus besoin, ce qui peut le plus le rassurer face à ces expériences terribles, ce sont **les bras de sa mère** ou d'un adulte qui va le prendre, le bercer, lui parler. On attend le premier cri du bébé qui est le signe de sa première respiration mais ce cri ressemble fort à un cri de détresse. Dès qu'il est dans les bras de sa mère, bien blotti contre elle, le bébé s'apaise, il cherche son regard et c'est le moment de la grande rencontre.

Quand on observe des bébés dans leur petit lit, on remarque que bien souvent ils cherchent à **se blottir** contre le bord du lit, ou à pousser leur nez dans un tissu, un drap...

A la naissance, le bébé ne comprend pas tout ce qui lui arrive. La faim, le froid la soif, le bruit... toutes ces nouvelles sensations n'ont aucun sens pour lui. Il est mal,

c'est tout. C'est sa mère qui va petit à petit en ressentant le désarroi de son petit en le nommant, c'est elle qui va donner sens à toutes ces sensations catastrophiques.

Esther Bick dit que le nouveau né est comme « **un cosmonaute lâché dans l'espace** ». Il se sent tomber, flotter, éclater. Il a besoin d'être contenu, porté, enveloppé. Il a besoin de sentir la chaleur de sa mère, son odeur. S'il ne se sent pas contenu, le bébé tente de se rassembler par différents systèmes de défense. Par exemple il fixe son regard sur un objet et se fige, se construisant une carapace pour se protéger d'une perception catastrophique.

En Afrique et dans pas mal de régions du monde, les femmes ont des habitudes bien adaptées aux bébés. Elles les prennent contre elles, dans le dos, bien contenus.

Les bébés ont besoin d'être **bien tenus**, d'avoir leur colonne vertébrale soutenue. Cette contenance est **aussi vocale**, il a besoin d'entendre sa mère et les adultes qui lui parlent, qui lui chantent. Il existe dans tous les pays du monde des chants que les mères fredonnent à leur petit pour les endormir, les apaiser.

On a fait des expériences en laboratoire avec **des chimpanzés**. On a mis des bébés singes avec des « mères » en fil de fer qui donnaient du lait, d'autres avec des « mères » en tissu doux et mou mais qui ne donnaient pas de lait. Et bien les petits vont se blottir contre les mannequins doux au risque de se laisser mourir de faim.

La construction de la conscience de soi passe par la construction perceptive de son propre corps. Petit à petit s'installe la conscience de ce qui est lui et pas lui, ce qui est dedans, et hors de lui.

En **clinique des psychopathologies lourdes**, les patients en cours de thérapie décrivent des états de lâchage, de sensations de chutes, des sentiments d'éclatement comme ceux que doivent ressentir ces bébés mal tenus par des mamans psychotiques ou débordées par les difficultés de leur vie et qui sont incapables de se contenir elles-même et encore moins leur bébé.

Les enfants en difficulté, comme les tout petits, ont besoin d'être contenus tant physiquement que psychologiquement.

Les bébés qui n'ont pas été protégés adéquatement au début de leur vie présentent des troubles affectifs graves.

Ce dont le bébé a le plus besoin, ce qui peut le plus le rassurer face à ces expériences terribles, ce sont les bras de sa mère ou d'un adulte qui va le prendre, le bercer, lui parler. On attend le premier cri du bébé qui est le signe de sa première respiration mais ce cri ressemble fort à un cri de détresse. Dès qu'il est dans les bras de sa mère, bien blotti contre elle, le bébé s'apaise, il cherche son regard et c'est le moment de la grande rencontre.

Ces angoisses primaires sont celles qui envahissent également tout enfant ou toute personne lors d'événements **catastrophiques, les catastrophes naturelles, les accidents dramatiques, les massacres et les enlèvements**, probablement ce que vivent aussi les enfants accusés d'être sorciers, les enfants soldats, ou les enfants séparés précocement de leurs parents.

La fonction contenante est la capacité de la maman, de l'adulte, de reconnaître et recevoir les sensations, affects, émotions, anxiétés de l'enfant afin que le petit ne soit pas débordé par ce qu'il ressent. Cette disponibilité de l'adulte à recevoir et contenir les émotions du bébé va permettre à l'enfant de prendre conscience de son corps, de ses limites physiques mais aussi de prendre conscience de son identité psychique.

Entrer dans le monde des bébés, c'est rencontrer en soi ces angoisses très archaïques qu'on retrouve dans certains rêves et dans le travail avec des pathologies comme l'autisme.

Ces angoisses primaires se diffusent dans tout l'environnement psychique provoquant des tensions, de l'excitation de la fatigue. Elles réveillent nos angoisses archaïques, ont un impact insidieux et mettent les soignants dans une situation périlleuse.

Cette diffusion de l'angoisse est une forme particulière de **transmission d'états mentaux de l'individu au groupe**. Cette transmission n'est ni consciente ni volontaire mais elle se diffuse comme un gaz et traverse la peau psychique des individus comme les limites du groupe.

« Les enfants en souffrance qui se construisent dans des interactions profondément perturbées nous font vivre un désaccordage, une mise en échec de nos processus empathiques. D'où la pauvreté de nos ressentis, de nos représentations, la sidération de notre fonctionnement psychique. S'installe un malaise diffus vécu dans notre corporéité, mais impossible à mettre en mots » M. Lamour et M. Barroco.

Ce sont des angoisses de chute, de liquéfaction, de craintes d'effondrement, de terreurs sans nom, de risque vital.

[Ex: le tremblement de terre en Haïti. Les personnes qui ont vécu sur place le tremblement de terre.](#)

Les adultes qui encadrent des enfants gravement maltraités, négligés ou abandonnés ont tendance à reproduire des interactions pathologiques avec eux mais aussi avec l'institution. Ils deviennent maltraitants, violents, parfois en parole, parfois en acte. Ils devront pour aider ces enfants être capables de tenir, de penser malgré tout sans chercher à comprendre, de manière à ce que ces angoisses puissent être contenues dans un psychisme avant d'être pensées.

Ces enfants en grande souffrance ont été soumis à une surcharge d'excitations qu'ils n'étaient pas en mesure de contenir. Quelle angoisse doivent vivre des enfants qui

sont emmenés Dieu sait où par des gens qui ne parlent pas leur langue, à qui ils ne peuvent, ne savent rien demander ?

Outre ces traumatismes, **les excitations subies ressenties par l'enfant sont la faim, la soif, le bruit, le mouvement mais aussi des états émotionnels des adultes ou du groupe.** Les enfants sont en effet de véritables éponges à émotions, ils captent les tensions, les angoisses et y répondent immédiatement par des états d'agitation, de l'agressivité, des pleurs que les adultes ne comprennent pas toujours et qui ne sont parfois que le reflet de l'état des adultes eux-mêmes.

2. Les angoisses de séparation.

L'enfant sur les genoux de sa maman

Une autre angoisse des bébés est l'angoisse de séparation. Cette angoisse de séparation apparaît vers 6 mois, lorsque le bébé prend conscience que **sa mère et lui ne font pas un.** Que ce n'est pas lui qui fait apparaître sa mère qui va le nourrir ou le bercer quand il en a besoin, que sa mère existe en dehors de lui, qu'elle peut donc apparaître et disparaître sans que ce soit lui qui le décide. Ce sont des émotions que l'enfant éprouve quand il a conscience de la séparation et il va avoir des comportements qui nous permettront de comprendre ce qu'il ressent : il va pleurer, s'agripper à l'adulte, se fâcher.

Cette angoisse de séparation très ancienne et universelle, chacun de nous l'a vécue. Les enfants privés de leur mère ou de leur figure d'attachement sont ainsi plongés dans des **états de détresse très grave mais différente des angoisses primitives, en intensité et en sens.**

Ex: le tremblement de terre en Haïti. Les personnes qui ont de la famille ou des amis et dont elles attendent des nouvelles.

Ces angoisses, lorsqu'elles se manifestent chez les enfants, ont aussi un **impact sur l'ensemble du groupe qui s'occupe d'eux.** Elles n'ont pas le même impact intersubjectif que les angoisses primitives qui se transmettent de manière inconsciente. Elles se traduisent en effet par des manifestations repérables et induisent des vécus d'anxiété, des émotions plus discrètes.

La différence entre les angoisses primitives et les angoisses de séparation est que la manifestation des premières n'est **pas compréhensible** ; on ne la perçoit pas, on ne l'explique pas (les enfants sont agités, l'ambiance est tendue). La manifestation de l'angoisse suite à la prise de conscience de la séparation (l'enfant pleure, s'accroche à sa mère,...) a dans ce cas une valeur de signal d'alarme. **On peut lui donner du sens.**

Parce qu'ils ne laisseront pas ce petit dans des souffrances insupportables, parce qu'ils anticiperont ses besoins, ses souffrances, parce qu'ils contiendront ses émotions en leur donnant du sens, la maman et les adultes qui entourent le bébé vont

lui permettre de **donner du sens à son tour, à ce qu'il ressent et se construire, de prendre conscience de son corps, de ses limites.** L'enfant prend petit à petit conscience qu'il a un corps contenu, limité par sa peau et puis qu'il a une existence psychique, contenue, limitée par sa peau psychique. La conscience de soi débute d'abord physiquement puis cela s'étend au psychisme.

A partir d'un état où il ne fait qu'un avec sa maman, l'enfant va petit à petit se construire **une conscience de lui différent de sa maman, une conscience d'une enveloppe dans laquelle il va petit à petit garder la représentation de sa maman.** Quand il sera seul, il pourra penser à elle, imaginer qu'elle va revenir et s'occuper de lui. Il sait qu'elle ne va pas le laisser dans cet état de désorganisation terrible qu'il a déjà connu de brefs instants. Il va commencer à inventer et trouver des moyens de se contenir lui-même ; certains sucent un peu leur pouce, d'autre jouent avec un chiffon, d'autres encore regardent un jeu de lumière sur un mur. Ce sont des comportements de réassurance qu'on retrouve chez des enfants plus grands et chez les adultes également, ceux qui fument, par exemple, parce qu'ils ont un moment de vide ou ceux qui ont certaines manies avant d'aller dormir.

Plus tard, le groupe, la société prendront le relais et exerceront cette fonction contenante.

C'est aussi **le travail de tout soignant, éducateur ou puéricultrice** qui doivent aider des enfants qui ne peuvent pas contenir la souffrance liée aux événements qu'ils ont vécus. Ces puéricultrices et éducateurs auront à faire **un travail psychique de contenance** pour reconnaître ces souffrances très primitives et les transformer dans la relation pour permettre à l'enfant de les symboliser. Ils auront à faire tout un travail de passage, de transformation de ce qui a été vécu comme monstrueux, impossible à penser vers quelque chose qu'on peut penser, dire raconter.

Ce travail demande **des temps différents indispensables.** Il y a d'abord le temps où l'adulte peut et doit contenir parfois physiquement l'enfant, puis un autre temps et un autre lieu où il pourra réfléchir et parler avec son équipe ou avec d'autres professionnels de ce qui s'est passé. C'est dans ce second temps que les choses prendront sens et pourront être enfin contenues. C'est ce qui se passe lorsqu'en réunion on prévoit de parler d'un enfant qui pose question, cela entraîne déjà une évolution dans son comportement.

Bien souvent, dans les équipes on ne prend pas le temps de se réunir pour parler des enfants ; il y a trop de choses urgentes à faire, se réunir semble un luxe inutile. Or ce temps de réflexion est nécessaire pour les enfants, c'est le moment où l'impensable devient pensable. Ces temps de réunions sont aussi nécessaires pour les travailleurs eux-mêmes car les émotions des enfants, nous les ressentons, nous les éprouvons. Si nous ne les contenons pas, c'est à dire si nous ne prenons pas le temps de les digérer et de les penser, nous allons les re-projeter dans le groupe d'enfants ou entre nous.

Le travail avec les bébés, les enfants très perturbés et les adultes en souffrance, est très semblable et demande les mêmes qualités, la même disponibilité chez les professionnels que chez la maman.

3.L'apparition du langage

Le divan du psy.

Puis, avec l'apparition du langage, la **parole** devient de plus en plus outil de contenance. Les parents consolent, rassurent, encouragent leur petit dans sa découverte du monde, le rappellent quand il s'en va trop loin, l'empêchent de faire des choses dangereuses pour lui. Mais toujours, même si la parole devient de plus en plus importante, rien ne sera plus réconfortant que d'être pris dans les bras et consolé en cas de mauvaises chutes ou de gros chagrin.

Le petit va également choisir **des activités, des jeux** où il va expérimenter les contenus, ce qui est dedans et ce qui est dehors. Il va mettre les petits objets dans les gros, remplir des boîtes avec des cailloux ou de la terre, se cacher dans des caisses, en dessous du lit, dans une armoire. Tous ces jeux l'aident à se construire, à connaître les limites de son corps, à savoir ce qui est lui, dans lui, hors de lui.

4.La période oedipienne. Et la période de latence.

La cour de récré

Vers l'âge de deux ans et demi-trois ans, notre bébé devient de plus en plus sociable. Il arrive à ce moment crucial du complexe d'Oedipe. Il prend conscience qu'**il n'est pas le roi du monde**, que d'autres existent et qu'ils n'ont pas nécessairement les mêmes envies, ou désirs que lui. **Que sa sécurité physique et surtout affective va passer par le respect de l'autre.** La conscience morale apparaît. Il ne suffit plus de se réfugier dans les bras d'une grande personne pour être en sécurité. Il faut aussi respecter les règles du groupe. Le groupe n'a pas que des exigences, il apporte beaucoup de **plaisir**, permet des échanges très intéressants avec d'autres compagnons, il assure aussi la sécurité à condition qu'on en respecte les règles.

La valeur contenante des gestes, des paroles tout en restant active s'enrichit de tout l'**aspect symbolique**. C'est toute l'importance du **sens que nous mettons dans les règles d'un groupe, d'une organisation**. C'est aussi toute la valeur des rites et des rituels des familles et des groupes. Tous ces moments de passages qui sont marqués par un rituel, permettent à l'enfant d'être reconnu par le groupe et par lui-même comme faisant partie d'un nouveau groupe, par exemple il devient un homme, ou il est à l'école ou dans un groupe de jeunes.

Si vous observez des **enfants qui jouent à l'école**, ils passent tout un temps et ont beaucoup de plaisir à organiser leurs jeux, à en établir les règles. Ils aiment jouer aux cartes, aux billes, aux osselets, leurs jeux sont très complexes, il faut être initié pour y

participer.

Dans leurs jeux, les enfants mettent en scène, organisent, jouent ce dont ils ont besoin pour être contenus. Comme les bébés jouaient à se mettre dedans à la recherche d'un contenant physique, les plus grands qui construisent encore des cabanes pour se mettre dedans, vont aussi construire des espaces de jeux organisés selon des règles très précises.

5. L'adolescence.

Les ados

Puis vient l'adolescence, le dernier pas vers l'autonomie. A ce moment, les jeunes sont partagés entre le besoin d'être seuls à écouter de la musique ou à rêver, moments d'intégration indispensables d'ailleurs, et l'envie d'être avec les copains, en bandes, mais ils restent encore très proches de la famille ou du groupe de vie dans lequel ils ont grandi, mais cela ne leur suffit plus.

Vers 18 mois, le petit prend concrètement distance avec sa mère, il marche, se déplace loin d'elle, commence à revendiquer à faire tout tout seul! Il marque clairement son envie de **se différencier des parents**. **Les ados**, c'est un peu la même chose mais eux, c'est **par rapport à la famille** qu'ils se démarquent et ils vont chercher les modèles ailleurs, chez les copains, dans la famille des copains. La mère de la meilleure amie a souvent plus de crédit que sa propre mère et puis ses crêpes aux épinards sont toujours meilleures que celles de la maison!

Devenir adulte, c'est devenir autonome, capable de s'assumer seul mais aussi être inscrit dans la société où on vit. C'est être reconnu par cette société, en respecter les règles et être protégé par elle. Et c'est aux adultes, parents, éducateurs, enseignants d'aider les enfants à prendre petit à petit conscience d'eux-mêmes, de leurs limites et de leurs compétences afin de découvrir le monde en toute sécurité.

L'empathie.

Belgacom

Une qualité indispensable à ce travail est l'*empathie*. Cette empathie est semblable à l'attention maternelle, **c'est la capacité de ressentir l'émotion de l'autre sans être envahi, débordé ou être dans l'impossibilité de penser**. C'est la capacité de pouvoir entendre et contenir cette émotion. C'est une écoute qui est particulièrement attentive au non verbal. C'est la capacité de pouvoir se mettre à la place de l'autre mais sans prendre sa place car nous ne vivons pas ce que vit le bébé, nous n'avons pas vécu ce qu'a vécu l'enfant dans sa famille ou ailleurs. Lorsque nous travaillons avec des enfants perturbés, n'oublions pas que c'est en lui qu'il a les ressources pour survivre malgré son traumatisme. Nous sommes là pour le soutenir dans sa démarche de reconstruction de lui mais nous ne pouvons pas la faire à sa place.

Zx: le retour du soir dont je vous ai parlé tout à l'heure.

Mais il y a risque de contagion émotionnelle comme dans les foules où les individus perdent leur propre capacité de penser.

C'est là que **la parole** prend toute sa place en permettant **la mise en récit** de ces traumatismes et par là, la possible mise à distance des émotions. Ex: une chute idiote sur le verglas qu'on peut raconter avec humour.

Arriver à être en empathie tout en restant soi-même, être à la fois réceptif et distant, voilà le défi de tout professionnel qui s'occupe des bébés, des enfants et des personnes en souffrance.

Contenir ce n'est pas consoler mais c'est permettre à l'autre de revivre ce qui a été pénible sans être détruit.

Un exemple banal et pas angoissant : un enfant tombe et se fait mal. Le consoler et lui dire « ce n'est pas grave, ça ne fait pas mal, ne pleure pas », ce n'est pas reconnaître son angoisse, cela ne l'aide donc pas à se contenir. Par contre, lui demander de raconter sa chute, reconnaître sa peur, sa déception. Cette reconnaissance-là va l'aider à aller mieux, à se contenir.

Mot de la fin

Les Barbapapas

La fonction contenant c'est donc cette qualité d'empathie qui va permettre d'accueillir des éléments bruts qui n'ont pas de sens, des anxiétés, des souffrances des désirs des émotions, de les reconnaître, de leur donner sens et de les rendre à l'autre désintoxiqués. C'est aussi cette contenance physique, comme les bras de la maman permettent au bébé de sentir qu'il a une enveloppe physique et psychique, ces bras qui vont permettre de se rassembler, de se sentir à nouveau entier après une expérience difficile à vivre.

Merci à vous !



Limites et bienveillance dans la relation à l'enfant

Parler des limites à propos de l'enfant questionne d'emblée la notion de limites ce qui permet d'aller chercher dans le petit Robert la définition. Celle qui me paraît la plus significative est celle de **frontière**.

Faire appel à la notion d'Enfant-Roi peut nous aider à comprendre le sens des limites. Cette notion est construite par les adultes..... elle ne vient pas de l'enfant.

Mettre des limites, est-ce un jeu d'enfant ou un casse-tête (qui est un autre jeu !)

Avant d'être Roi, il faut d'abord passer par le stade de prince ou de princesse guidé par un Régent (qui n'en profite pas, qui n'en abuse pas)...Mais quel est le **Royaume** des enfants, si ce n'est leurs corps (rythmes et émotions).

Un pays dont les frontières ne sont pas connues et reconnues est un pays en **guerre**.

Dans le développement des enfants, cette guerre n'est pas à l'encontre des adultes mais bien à l'encontre du développement propre de l'enfant :croissance, maladie, intelligence, imaginaire.

Une autre métaphore des limites pourrait être la circulation automobile. Difficile de circuler s'il n'y a pas des feux rouges, des feux verts, des feux clignotants, l'obligation de rouler à droite (pas en Angleterre), la priorité de droite....mais comment veut-on que les enfants circulent ?

Dans la notion de bienveillance, j'associe la notion de bien voir et de bien veiller....mais voir quoi et veiller à quoi ? (www.alloparentsbo.be).

Parler des limites questionne un minimum de connaissance sur le développement de l'enfant.

Cette connaissance ne relève pas du monopole d'un pédopsychiatre mais je reste souvent étonné de l'ignorance et de la méconnaissance des travailleurs de la petite enfance sur le développement de l'enfant, les liens entre le nursing, le psychisme, l'éducatif, le pédagogique, en bref la **santé mentale**.

Ne soyez pas étonnés que le pendant de bien voir et de bien veiller est de mal voir et de mal veiller.

L'éventail entre ces deux positions (dans l'ordre ou le désordre) peut être bien étoffé :

maladroit, malvoyant, malentendant, maladresse, (mal)vus, malentendus, malveillant, maltraitant

La maltraitance est rarement un phénomène de crise ou un accident mais un processus qui se construit dans le temps. Avant la maltraitance (re)connue, il y a les différentes formes de négligences, avant les négligences, il y a toutes les incohérences éducatives notamment celles à propos du sommeil et de l'alimentation.

La cohérence est exigeante car elle nécessite des limites claires et pensées, où le bon sens doit être sans cesse questionné. (Le bon sens de circulation en Angleterre est différent de celui de l'Europe).

La cohérence ne se limite pas à ce qui est dit... Au plus l'écart est grand entre ce qui est dit et fait (ou pas fait), au plus vous verrez des dysfonctionnements (cet écart est un indice de maltraitance) Je reste toujours étonné de l'écart entre ce qui est énoncé, exprimé lors de belles journées d'études

et ce qui se passe, ce que je vois sur le terrain. Je ne sais pas si c'est le bon terme mais j'y vois une forme de censure, des formes d'autocensure qu'il serait nécessaire de clarifier, d'approfondir.

L'accompagnement, la confrontation aux besoins émotionnels des enfants prend du **Temps**, nécessite de la vigilance, est fatigante.

Je tiens à souligner la différence entre des enfants qui vont bien (ajusté), relativement bien (adapté) et des enfants en difficultés (par exemple les enfants en pouponnière)

Le royaume de l'éveil et le royaume du sommeil ont comme frontière l'endormissement et ses rituels comme passeport.

Pour le pédopsychiatre, le sommeil et son architecture organise la restauration physiologique mais aussi la mémorisation et l'**imaginaire**. D'où l'importance, à mes yeux, de repérer les équivalents de l'imaginaire dans la vie éveillée. (mimiques, tonus, théâtre des mains, équilibration, plaisir sensorimoteur, le jeu spontané (libre) de l'enfant.)

La cohérence s'illustre par la construction d'une **dynamique de développement**..

Je vous ai expliqué comment l'architecture du sommeil de l'enfant est dépendante de la fonction parentale et donc du système d'attitudes de l'adulte...

Si le système d'attitude de l'enfant renseigne son organisation psychique, il en est de même de l'**outil de travail** de l'intervenant de la petite enfance, à savoir son système d'attitudes.

Tout comme l'enfant qui déprime, somatise, l'adulte déprime, somatise comme l'institution déprime, et « somatise »

Comme indice de santé mentale d'une institution, il suffit de voir le nombre d'absentéisme sous certificat médical, le turn-over du personnel ou de la direction.

Tout comme l'enfant développe ses initiatives, son attention, sa réciprocité et son **PLAISIR**, le système d'attitude de l'adulte va organiser l'ambiance, le contexte.....et la relation !

Un enfant de deux ans qui va bien, développe l'attitude « **NON, MOI, TOUT SEUL** » dans la mesure où l'enfant a pu construire sa capacité de se réassurer.

Le but d'une fonction parentale sert, selon moi, à permettre à l'enfant d'**apprendre à se réassurer**.....en développant sa santé mentale, c'est-à-dire son intelligence et son imaginaire.

L'enfant recherche la limite contenante ...qu'il a éprouvé dans le ventre de sa mère, qu'il va remettre en forme en recherchant l'appui de sa tête contre le bord du lit.

La limite (contenance) corporelle, dans la mesure où elle est apaisante, va permettre à l'enfant de gérer son corps, les limites de son corps (tout ce qui est attaché ensemble).

La découverte de ses appuis (son équilibration) nécessite un sol ferme (qui n'est pas mou, qui ne se dérobe pas). L'enfant découvre son corps (et ses limites) dans l'espace par ses initiatives personnelles.....sans devoir éprouver des expériences trop « limites ».

Pour ce faire l'enfant a besoin du **regard**, de la **parole** de l'adulte qui autorise, encourage le « **OUI, TOI, TOUT SEUL** », ce qui ne pourra se réaliser que si l'expérience (répétée) de l'avoir fait **avec** puis **à côté** d'un adulte qui « valide » la réalisation de l'enfant.....mais voilà, cela prend (beaucoup, trop) de temps, ça fait (beaucoup, trop) de « crasses ».....

Ce qui vient compliquer les choses, ce sont les représentations des adultes à propos du **plaisir sensorimoteur** de l'enfant. Comment les peurs des adultes vont-elles freiner, empêcher, les activités spontanées des enfants, en les mettant dans des positions toniques que les enfants n'ont pas encore intégrées, intériorisées, en faisant à leur place.

Comment les représentations de plaisir sensorimoteur des adultes vont-elles « limiter » le rythme, l'exploration, la découverte, le plaisir sensorimoteur de l'enfant ?.

« Mets pas **ça** en bouche ! » mériterait une journée entière d'approfondissement....

Comment voulez vous parler avec une tute **continuellement** en bouche ?

« On ne parle pas la bouche pleine » ne relève pas que de la politesse....quelles sont les limites de la tute ? (où ?, quand ? Pourquoi ?)

Le langage est une belle illustration de l'organisation psychique de l'enfant. Il commence par les vagissements, les lallations, les gazouillis, le babil et **tous les jeux de bouche.....**associés à l'exploration, la découverte, le plaisir.. Le théâtre main-bouche, main-objet-bouche, (quand l'objet n'est pas (plus) de la nourriture) me renseignera sur les futures compétences cognitives de l'enfant comme l'absence de langage spontané, comme le peu d'exploration des objets par la bouche.

Pour investir la bouche autrement que pour la nourriture (future mise en forme de la gastronomie), il est nécessaire que la bouche de l'adulte soit un modèle de paroleset de tendresse !Que représente un baiser.....chez l'intervenant, chez le parent ? mais aussi à quel moment l'emploi et/ou le recours à la tute est-elle utilisée ?

La bouche est aussi pleine de dents, comment jouer à mordre, mordiller, mâchouiller pour canaliser son « énergie » ? Comment apprendre à jouer à cracher pour ne plus cracher sans censurer sa tension, son stress, sa colère, son agressivité...pour apprendre à jouer avec crachat, caca..... B. Golse parle du double ancrage, corporel et interactif qui est également bien illustré dans « Les bienfaits du toucher » de Tiffany Field.

Comment comprendre qu'un enfant d'institution apprenne très tôt à se déshabiller, à s'habiller, à se laver, bien plus vite qu'un enfant d'une famille (cohérente) ?

Mais alors comment comprendre qu'un enfant en famille (cohérente) apprenne plus vite à se moucher qu'un enfant d'institution ? Regardez la séquence, ce qui est en jeu quand un enfant est mouché(dans le bon sens du terme !).

Ma fonction de pédopsychiatre ne me branche pas sur le nursing (domaine des puéricultrices/éducatrices) ni la santé physique (domaine des pédiatres) ni le relationnel (domaine des parents) ni le pédagogique (domaine de l'école). Mon travail s'organise sur la façon dont l'enfant va développer **son jeu spontané.....**et ensuite le jeu socialisé.

Quelle est la place laissée au jeu libre de l'enfant ?.....en sachant que le premier jouet de l'enfant est son corps.....et la façon dont il a été porté, enveloppé, roulé, tenu, habillé, déshabillé, lavé, essuyé, cajolé, consolé.....pour ressentir la balance entre tonicité et détente, développer l'eutonie, (le bon tonus au bon moment).

Au plus les bébés sont petits au plus ils apprennent à se représenter la relation par la qualité du toucher.

Le changement de linge reste pour moi un moment privilégié pour évaluer la compétence de l'enfant.....et celle de l'adulte...comme le moment du biberon, de la panade.

Les « limites » ne relèvent pas que de la responsabilité de la « fonction parentale » mais aussi des représentations de la Société (ONE, la médecine, la scolarité, les médias, la publicité).

Pour avoir accès à l'apprentissage cognitif (pédagogique), l'enfant doit avoir une certaine maîtrise de son corps et pouvoir se réassurer.

Regardez l'entrée en maternelle.....comment voulez vous remplir votre cartable si de par votre « immaturité » votre cartable est déjà rempli par une tute, un biberon, un doudou, un linge, un flacon d'antibiotiques !

Comme l'enfant est « programmé » pour s'adapter à n'importe quoi, il s'adaptera....mais à quel prix ?.....

Mettre des limites, dire **NON**, c'est protéger un enfant. Force est de constater que les adultes n'ont pas facile à dire NON.

Dire NON nécessite de le dire explicitement et **implicitement**. Comment peut-on aborder l'implicite d'un adulte sans provoquer des vécus d'intrusion, de jugement, de culpabilisation, etc. (la liste est longue). Cet implicite est bien sûr l'essentiel.....le « problème », c'est que les enfants repèrent très vite l'écart entre l'explicite et l'implicite....du parent, de l'adulte.

Cet implicite s'exprime au travers de votre système d'attitude (vos mimiques, votre tonus, votre langage (ton, mélodie), votre maintien, votre démarche,).....votre identité, votre personnalité, votre cohérence personnelle.

Les enfants en difficultés sont des baromètres et des éponges émotionnelles....c'est là que les choses se compliquent.

Résoudre des équations à plusieurs inconnues est bien plus difficile que de résoudre des équations à une inconnue.....

Le langage reste un bon indicateur de la confusion des grandes personnes sur les limites : « Il m'a encore fait une angine », « Mets un pull, j'ai froid », « Va dormir, je suis fatigué », crier « Arrête de crier » . *Comme exercice de confusion, cela mérite d'y réfléchir...*

Beaucoup d'adultes ont peur de dire non, et il est intéressant de clarifier cette peur. « Si je dis non, mon enfant ne m'aimera-t-il plus ? ».....D'où vient cette représentation (au demeurant fautive) ? Sommes nous payés pour être aimés ? pour être reconnus ? Quelque soit la ou les réponses, il sera inévitable d'aborder les limites des besoins narcissiques quand il est difficile à un adulte de dire (et faire) non .

L'enfant se développe dans un processus de globalité ; Les fonctions du sommeil, de l'alimentation, de la croissance, de la relation, du jeu s'articulent entre elles.

La cohérence (en soi) ne suffit pas,.....la dynamique de développement de l'enfant est le produit de la **convergence de cohérences**.

Les incohérences ne viennent pas de nulle part, elles se sont construites dans l'histoire d'un enfant, dans l'histoire d'une famille, dans l'histoire d'une institution.

Quand les choses sont incohérentes et répétées, il est extraordinaire de voir comment un processus de banalisation se met en place.

Comme les incohérences sont « incroyables », elle en deviennent surréalistes. Comme le concept de surréaliste est significatif (au niveau artistique) , cela devient une caractéristique belge, donc l'incohérence, c'est bien. Dans un contexte humoristique, cela pourrait prêter à sourire, dans le contexte de la Petite Enfance, je reste plutôt perplexe....

Pour résumer, mettre des limites nécessite

- d'abord de bien comprendre l'importance **structurante** d'une limite –frontière.
- la connaissance de la dynamique de développement de l'enfant.
- l'importance de la frontière Eveil-Sommeil pour comprendre la présence/ressource de l'imaginaire dans l'activité spontanée de l'enfant (respect de ses rythmes propres)
- valider par le regard, la parole, le geste, l'attitude les activités de l'enfant (Quand et pourquoi faire à sa place)
- OUI, toi, tout seul de l'adulte pour permettre NON, moi tout seul de l'enfant
- la cohérence du système d'attitude de l'adulte
- l'explicite et l'implicite de l'adulte

- l'écart entre ce que l'adulte dit et fait
- La convergence des cohérences

Dr Boutsen Hubert
Pédopsychiatre

www.alloparentsboho.be

Association Piklerloczy de France « L'activité libre du jeune enfant » Elsevier Masson mai 2008

Field Tiffany « Les bienfaits du toucher » 2006 Petite bibliothèque Payot

Golse Bernard « Les premières représentations mentales : L'émergence de la pensée » dans « Au début de la vie psychique » 1999 Odile Jacob

Robert Paul Dictionnaire 1987

Annexe :

Définitions dans le Petit Robert de

Limites

1°) ligne qui sépare deux terrains ou territoires contigus (bords, confins, frontière, lisière). *Etablir, tracer des limites*

2°) Partie extrême où se termine une surface, une étendue. *La terre a des limites mais la bêtise humaine est infinie (Flaubert)*

3°) Terme extrême (commencement ou fin) d'un espace de temps. *Limite d'âge, dernière limite, âge au-delà duquel on ne peut plus présenter un examen, exercer une fonction, gagner avant la limite*

4°) Point que ne peut ou ne doit pas dépasser une activité, une influence (barrière, borne extrémité) *aller à la limite de ses forces, la patience à des limites, les limites du possible, dans une certaine limite (mesure)*

5°) grandeur fixe dont une grandeur variable peut approcher sans l'atteindre (*valeur limite, cas limite, limite d'élasticité, de rupture, angle limite*)

6°) point que ne peuvent dépasser les possibilités physiques ou intellectuelles. *Connaître ses limites (Moyen)*

7°) Sans limites

Bienveillance

Sentiment par lequel on veut du bien à quelqu'un (altruisme)

Disposition favorable envers une personne inférieure (en âge, en mérite) (bonté, indulgence, faveur, grâce)

Veiller

Rester volontairement éveillé le temps habituellement consacré au sommeil

-être de garde, être en éveil, vigilant

-rester la nuit près d'un malade, y faire grande attention et s'en occuper activement (garde, songer)

-Prêter grande attention à ce qu'il fait, à ce qui lui arrive

MELLIER D. (2010), conférence : «Les bébés et le travail de contenance des équipes » Centre de Formation permanente et de recherche dans les Milieux d'Accueil du Jeune Enfant (FRAJE), le jeudi 14 janvier, Bruxelles, Belgique.

Nous allons voir ce que signifie la « fonction contenante » et repérer ses processus. Nous pourrions alors voir les conséquences de cette idée sur les bébés, les enfants suivant que l'on repérera des angoisses, des émotions, ou bien des anxiétés, des tensions. Ce sera le premier point.

Nous pourrions alors envisager le problème des équipes, leurs caractéristiques groupales, comment elles font face aux tensions, comment elles ont dans leur histoire des défenses qui les protègent et comment des dispositifs de contenance peuvent nous aider à travailler, sans tomber dans le piège des « problèmes de personnes » . ce sera la seconde partie.

Tous ces processus appartiennent aussi à la prise en charge des enfants plus âgés.

I. Le « travail de contenance » et les bébés.

A. La fonction contenante, un travail de transformation.

Pour repérer ce qu'est la « fonction contenante », il y a en fait différents auteurs qui y ont travaillé.

a) La « continuité d'être » et le « holding » (Winnicott)

Winnicott est un auteur assez connu. Lorsqu'il parle de « holding », de la continuité d'être du bébé, du maintien de son environnement, c'est une question de contenance. Nous pouvons le traduire ainsi. Une première idée, majeure, de la « fonction contenante » est due à Winnicott, notamment autour de la notion de « holding ». Cela a représenté un pas tout à fait décisif puisque, du point de vue de la psychanalyse, cela a permis la prise en compte de la fonction de l'environnement pour un sujet donné. Si un bébé peut se développer, c'est parce qu'il y a d'abord un environnement sur lequel il peut s'appuyer : l'aire intermédiaire d'expérience transitionnelle étant justement cette aire entre les deux, cet espace potentiel entre le « dedans » du sujet et le « dehors », entre le sujet et son environnement. C'est donc Winnicott qui, au fond, a posé ces bases.

b) Les éléments insensés et la « capacité de rêverie » (Bion)

Il existe un autre auteur, peut-être moins connu mais qui, pour moi, a été et restera une référence de manière centrale : c'est Wilfried BION. C'était un auteur anglais, de la même société psychanalytique que Winnicott. Il a parlé, à un moment donné, de la « fonction alpha ». Est-ce que la « fonction alpha » vous dit quelque chose ? Les réponses semblent mitigées. Au fond, BION a poursuivi le travail de Winnicott (D'ailleurs, dans une lettre, Winnicott dit que l'idée de BION est tout à fait intéressante.) Il a poursuivi le travail d'une manière plus abstraite et plus rigoureuse, du point de vue de l'intersubjectivité. Que représente la « fonction alpha » pour BION ? Nous allons prendre le modèle mère-bébé.

Le bébé pleure (dans cet exemple, il s'agit d'un bébé de trois mois ou trois semaines, donc tout petit.)

On ne sait pas trop ce qu'il se passe lorsqu'un tout-petit pleure.

A 8-9 mois, on peut repérer. Mais à trois mois, c'est assez compliqué. Et, plus nous descendons dans l'âge, plus c'est difficile, et plus il faut s'ajuster.

Si nous prenons ce modèle, la mère ou le père (c'est-à-dire la personne proche du bébé, en phase avec lui) ne peut pas laisser ces cris qui nous perturbent. Par rapport à ce qui se passe, nous n'avons jamais la solution tout de suite. On pense que c'est une chose, on lui parle mais il ne se calme pas. On regarde si c'est l'heure de la tétée ou du biberon... on tâtonne, on cherche. Et, à un moment donné, on se dit qu'au fond, cela devait être la raison de ses pleurs.

Ce mouvement de « tâtonnement » est très important. C'est, au fond, le « holding » de Winnicott. C'est-à-dire que nous allons porter ce bébé, nous le portons dans la tête. Mais, très concrètement, nous allons essayer de transformer ses pleurs qui n'ont pas, a priori, un sens. BION dit que la mère va essayer de

les transformer pour leur donner un sens. Le sens qui va surgir de l'expérience commune entre cette mère (ou cet adulte) et ce bébé sera l'expérience d'un lien entre l'un et l'autre. C'est cette expérience qui, pour le bébé, fera expérience par la suite.

C'est un schéma un peu théorique, qui survient chaque jour, de multiples fois. Mais, le bébé pourra se dire « j'avais donc faim, avant ». Un peu plus tard, il fera effectivement un pleur qui ne sera pas tout à fait le même que celui pour dire qu'il ne va pas bien pour dormir ou qu'il a mal au ventre, etc.

Lorsqu'un enfant est plus âgé, on repère que des pleurs différents ont différents sens. Je ne parle pas d'un enfant qui dit des mots, nous en sommes loin.

Vous sentez ici qu'il y a une expérience importante de transformation en quelque chose de psychique.

Le bébé pleure, il ne sait pas s'il a mal à l'intérieur de lui, ou autour de lui. Par exemple, si une pile d'assiettes tombe à côté de lui, cela va l'effrayer de la même manière que s'il a mal au ventre. Il n'a pas encore les capacités de pouvoir se représenter ce qui peut se passer.

Quand l'adulte a été suffisamment en lien avec lui, non pas mécaniquement mais par tâtonnements, cela traverse toute la psyché, de manière à la fois consciente et inconsciente. On va regarder le « Laurence PERNOUD » (même si on se dit que ce n'est pas pour nous) qui explique que les pleurs du soir ne sont pas trop graves. On cherche rationnellement, consciemment effectivement des réponses à cela. Les pleurs d'un bébé font que nous nous posons des questions : « n'a-t-il pas bien dormi la nuit ? Est-ce parce que mon lait ne vient pas comme il faut ? Est-ce parce que son père n'est pas là ? Ou bien que sa mère devrait être plus présente et que c'est moi, le père, qui m'en occupe ? Etait-ce les pleurs de l'internat, lorsque tout-petit, j'attendais mes parents ? Celui douloureuse d'une autre séparation ? » Il y a une sorte d'enchaînement qui traverse tout le psychisme. C'est pourquoi BION parle de la « capacité de rêverie maternelle ».

Cet adulte, présent, qui doit faire face à cette situation insensée et qui ne peut pas comprendre d'où cela vient, doit associer, continuer de penser car il n'a pas la solution. Nous avons une expérience qui est au fond de nous, que nous essayons de développer. Ce travail, cette expérience traversent tout notre psychisme. La « capacité de rêverie », pour lui, ce n'est pas de contempler son bébé et le trouver merveilleux, mais c'est pouvoir continuer à rêver dans le sens de pouvoir penser, de pouvoir associer.

Pour faire une petite parenthèse, c'est lié à des découvertes sur la schizophrénie, en fait sur la construction du psychisme. BION a beaucoup travaillé à ce sujet. Et, il s'est aperçu qu'une des pathologies mentales, comme celle de la psychose, repose sur le fait que justement, entre la réalité et le rêve, entre l'imaginaire et le réel, il y a des confusions. Lorsque la personne vous dit quelque chose, elle dit qu'elle rêve. Or, nous avons vraiment l'impression que ce quelque chose s'est réellement passé. Dans cette pathologie, il y a cette confusion entre ce qui est de l'ordre de la réalité et de ce qui est de l'ordre de l'inconscient. Ceci veut dire que la différence que nous avons, nous-mêmes, entre notre conscient et notre inconscient (ce que nous pouvons rêver et nous souvenir par bribes le matin), ne vient pas tout de suite. C'est une différence qui se construit petit à petit.

La « capacité de rêverie » de la mère ou du père est cette capacité que peut avoir l'adulte à être traversé d'éléments qui n'ont pas forcément un sens, de pouvoir les rêver de manière métaphorique. Si son enfant ne va pas bien dans la journée, on sait que, la nuit, on peut en rêver. Et, s'il ne va vraiment pas bien, on ne dort même plus, donc on ne rêve plus.

Vous voyez donc l'importance de cette possibilité d'associativité pour retrouver un sens qui, encore une fois, n'est pas complètement conscient (même s'il y a une partie consciente). Ce sens est lié à l'histoire du sujet.

Au fond, il s'agit du « holding Winnicottien et rien de plus. C'est le père ou la mère, suffisamment bon par rapport à son bébé. Mais, en mettant l'accent sur cette dimension de quelque chose qui est insensé (que BION appelait « l'élément bêta »), ce quelque chose va pouvoir prendre un sens grâce à ce qu'il appelle « l'appareil psychique », l'appareil à penser de l'adulte. C'est la « fonction alpha ».

La « fonction alpha » est cette possibilité de transformation d'éléments qui n'ont, à priori, pas de sens, en des éléments qui pourront avoir un sens. BION parle d'éléments bêta : ce sont les éléments bruts. Les éléments alpha sont les éléments de ce qui peut devenir psychique : des images visuelles, la manière

d'être porté, des tableaux sensoriels. Il peut y avoir des mots qui accompagnent. Mais, il y a l'ensemble de l'expérience sur lequel le bébé pourra s'appuyer et qui pourra faire que le bébé lui-même pourra rêver. Lui aussi, il pourra prendre son pouce et faire comme s'il tétait. Dans ses nuits, dans son sommeil, il pourra halluciner, satisfaire ses propres désirs comme nous le faisons dans nos rêves. C'est quelque chose qui se construit dans le psychisme même du tout-petit. Il continue à se construire, pour nous aussi, par la suite.

C'est donc le modèle mère-enfant, ou modèle de la fonction alpha. C'est le modèle sur lequel repose le « travail de contenance ». C'est la possibilité de contenir, au sens de recevoir ces éléments insensés, au sens de pouvoir être suffisamment habité par ces éléments. Notre partie consciente va consulter ce que nous connaissons, ce que nous avons appris, mais nous avons également toute notre partie inconsciente qui est concernée par cela. Nous devons contenir ces aspects et les transformer, c'est-à-dire en faire quelque chose, d'une manière liée à notre propre expérience, car ce n'est pas mécanique.

Ce qui, au départ, était considéré comme brut, comme n'étant pas « inscriptible » pour la psyché du bébé, pour son expérience, cela va pouvoir devenir quelque chose qui fait partie de son expérience et sur lequel il pourra s'appuyer pour pouvoir grandir et anticiper, se représenter par la suite le monde qui l'entoure, les autres, lui-même, ses besoins, ses désirs, etc.

La continuité d'être de Winnicott repose sur l'expérience que le bébé se construit petit à petit et qu'il pourra avoir à l'intérieur de lui. A un moment donné, l'enfant peut continuer à se représenter les personnes qui lui sont chères et familières. Pour lui, elles continuent d'exister et il peut les retrouver dans une expérience intégrative.

Si l'enfant n'est pas dans cette démarche, les expériences qu'il peut faire par ailleurs risquent de faire « lettre morte », c'est-à-dire qu'elles ne seront pas suffisamment intériorisées, intégrées à l'ensemble de sa personnalité.

Ce sont des éléments importants. Même par rapport à toutes ces questions ultérieures de la scolarité, de l'apprentissage, ce modèle, dont je vous ai parlé, est tout à fait intéressant puisqu'il montre que le sujet doit vraiment s'appropriier l'expérience, les échecs, les erreurs auxquels il est confronté pour pouvoir en faire quelque chose à l'intérieur de lui. Quelque chose de trop plaqué ne marcherait pas.

Avec BION, nous avons le modèle le plus abstrait et le plus rigoureux de cette question de la « fonction contenante », étant donné que c'est un modèle inter subjectif. Nous avons deux sujets : le bébé, le nouveau-né est un sujet et nous avons forcément un autre sujet qui permet ce travail. C'est tout à fait important du point de vue métapsychologique, car nous ne partons pas d'un appareil psychique tout constitué, mais, au contraire, nous partons de liens à travailler au niveau d'un couple (ici l'exemple choisi est mère-bébé ou adulte-bébé. Le modèle « bionien » est en fait beaucoup plus complexe. C'est un modèle où il y a la question de l'institution et du groupe. (Nous le verrons peut-être plus tard si c'est possible).

c) Une méthode pour travailler l'attention (Bick)

Un autre auteur que vous avez peut-être croisé : c'est Esther BICK. Vous devriez tous connaître cet auteur, si vous êtes concernés par les bébés. Esther BICK est également une Anglaise. Après 1945, la psychanalyse s'est surtout développée en Angleterre via l'immigration et ce qu'il s'est passé en Europe Centrale. J'ai effectué une formation liée à une méthode qu'elle a mise en place. Esther BICK était une Polonaise qui a fait ses études en Autriche. Elle travaillait dans le style Piaget avec des chronomètres, faisait des comparaisons sur des jumeaux, etc. Elle a émigré à Londres. Elle a donc travaillé avec Mélanie KLEIN, devenue également analyste d'enfants. Elle s'est rendue compte que pour comprendre les phénomènes transférentiels, il fallait revenir aux bébés.

Elle a mis en place une méthode, que nous appelons actuellement la « méthode d'observations, selon Esther BICK ». Vous avez du le voir ou l'entendre dans les colloques qui existent : tous les deux ans, il y a un colloque international. (Il s'est déroulé à Cracovie, l'année dernière, en 2004 ce sera à Florence. Il y a eu Toulouse, puis Bruxelles etc.). Les colloques, les journées ont donc des présentations en lien avec « l'observation du bébé selon Esther BICK ». Il s'agit d'apprendre pour comprendre ce difficile

processus de croissance, décrit précédemment sous le terme de « fonction alpha ». C'est la même chose. Le mot « observateur » nous vient de l'Angleterre, mais il n'a pas exactement le même sens qu'en français. En français le mot « observation » a une connotation très expérimentale, elle se fait derrière une vitre, on ne s'engage pas, on ne fait rien. En Angleterre, le mot n'a pas pris un sens si expérimental. Il a gardé cette possibilité d'être « en observance », c'est-à-dire d'être attentif. Je préfère, d'ailleurs, le mot « d'attention ».

Cette démarche consiste à travailler, à cultiver notre propre attention. Je parlais précédemment de « capacité de rêverie », nous pouvons changer ce terme par « capacité d'attention ».

Nous sommes attentionnés par rapport à un bébé et nous devons développer notre propre attention, faire attention qu'il ne lui arrive rien. Beaucoup plus subtilement, nous devons être en empathie avec lui, ne pas forcément l'accabler d'interprétations, même si cela fait partie de notre langage et de notre besoin de comprendre et d'interpréter. Interpréter, donner un sens suppose déjà d'être en lien avec l'autre. Cela suppose d'être déjà dans une capacité réceptive d'attention.

Cette démarche de formation consiste à se rendre une heure par semaine au domicile d'un bébé, d'une famille où un bébé vient de naître pendant un an, deux ans (les visites sont un peu plus espacées la deuxième année, étant donné qu'il s'agit d'arrêter après). Nous prêtons notre attention pour apprendre. Cette attention se mêle à celle de la mère, du père, des grands frères ou grandes sœurs, des voisins, des grands-parents, c'est-à-dire de toute la maisonnée qui est autour du bébé.

Pour bien travailler cette attention, il faut travailler entre-temps et avoir un dispositif particulier.

1) Ce dispositif consiste d'abord à noter par écrit de manière la plus respectueuse possible, ce qui a pu se dérouler. C'est une démarche que j'utilise en formation. C'est comme si nous notions les choses pour que la personne qui n'était pas là, puisse se représenter ce qui s'est déroulé, en écoutant ou en le lisant. C'est l'objectif. Faire cela nous oblige à être très fin dans nos observations.

Par exemple, si je vous dis : « j'étais dans la cuisine, il s'est mis à pleurer. Elle s'est baissée, elle l'a pris dans ses bras et l'a calmé ». Nous n'avons ainsi aucun moyen de pouvoir se rendre compte du sens éventuel possible de la situation, à ce moment là. Pour arriver à être le plus près des sens possibles, il faut se représenter la situation au plus près des types de pleurs que le bébé a eu ; comment il était avant, pendant ? Que s'est-il passé au niveau non verbal entre le bébé et sa mère ? Comment avons-nous reçu les choses ? etc.

Dans le second temps, après avoir été présent à la situation, il faut donc noter par écrit et essayer de reconstituer ce qu'il s'est déroulé.

2) Dans un autre temps, nous travaillons classiquement dans un séminaire analytique et nous parlons à tour de rôle, (étant donné que plusieurs personnes font ce travail en même temps) pour réfléchir, essayer de penser, prendre du recul par rapport à ces observations et à ces séquences.

L'interprétation est souvent immédiate avec un bébé. Un bébé pleure et nous avons rapidement une interprétation implicite de la situation (ce bébé ne va pas bien, cette mère ne sait pas se tenir comme il faut : nous sanctionnons très vite le bébé comme capricieux, etc.). Cette démarche nous aide donc à prendre le temps d'observer, d'être présent, d'être attentif.

C'est ce que nous faisons couramment tous les jours, lorsque nous nous occupons de jeunes enfants. C'est une méthodologie qui fait travailler cette attention, qui fait travailler notre côté projectif sur le bébé.

Lorsque nous travaillons ainsi et que nous retournons au domicile, une semaine après, nous sommes le plus libre possible par rapport aux différents sens possibles de ce qui peut se dérouler.

Cette expérience a été, pour ma part, très constructive. Elle illustre ce « travail de contenance », décrit précédemment de manière plus abstraite en terme de « fonction alpha ». La « fonction alpha » est un schéma théorique qui permet de penser qu'il y a eu des transformations à un moment donné. Ces transformations se font petit à petit à travers les expériences que peut avoir le bébé, dans son environnement, et par l'expérience que nous pouvons avoir avec lui.

Cette démarche d'observation est une expérience de travail pour développer notre propre « fonction à contenir ».

Citons d'autres noms pour situer l'importance de l'idée de « fonction contenante » puisqu'elle a été prise par des auteurs différents, dans des sens assez proches, même si ce ne sont pas exactement les mêmes mots. Didier ANZIEU a beaucoup travaillé la notion de « moi-peau », que je ne développerai pas. Mais, cela vous montre l'impact de la fonction contenante sur la construction même de l'ensemble du psychisme. Didier HOUZEL a repris la notion « bionienne » de « fonction alpha », etc. GIBELLO a écrit sur une problématique plus cognitive, Rosine DEBRAY, c'est du côté de la psychosomatique et René KAËS au niveau du groupe. Nous y reviendrons ultérieurement.

Ce travail de la « fonction contenante » a des répercussions sur les liens entre les personnes.

B. La fonction contenante des anxiétés ou angoisses des bébés

Pour affiner le travail de la fonction contenante, nous devons repérer ce qui est « à contenir », angoisse ou anxiétés, et considérer la situation groupale.

L'angoisse proprement dite de séparation se traduit par une émotion, par une communication potentielle entre les personnes. Au contraire les anxiétés plus primitives ne sont pas dans un registre de communication et elles apportent tensions, malaise dans les groupes. Le travail n'est pas le même dans ces deux cas. Au départ, c'était pour moi quelque chose d'implicite qui est devenu de plus en plus explicite. Il faut bien faire cette différence et cela peut être un repère pour nos pratiques. Il est important de différencier deux types d'angoisse :

- l'angoisse qui est une émotion, qui peut devenir une communication
- les anxiétés qui sont sources de tensions.

La fonction à contenir sera beaucoup plus difficile dans ce second cas car les effets intersubjectifs, groupaux ne sont pas les mêmes.

a) Contenir des angoisses

Il y a des angoisses suffisamment claires : nous pouvons les appeler « angoisses de séparation ». La situation classique du bébé qui a 9-10 mois, dont la mère part, il s'accroche à son corsage. Pourquoi pas le père ? Tout simplement, parce que les enfants pleurent moins par rapport au père et nous y reviendrons. Le bébé pleure. Nous savons qu'il y a quelque chose qui pleure en lui. On va le consoler, lui parler, lui expliquer...

Les angoisses de séparation sont des angoisses où l'enfant est déjà suffisamment grand. Je n'ai pas pris la tranche 8-9 mois par hasard. Vous connaissez tous l'angoisse du 8^{ème} mois qui a été un classique dans vos études (SPITZ). Qui n'a pas appris l'angoisse de l'étranger ? SPITZ avait effectivement trouvé quelque chose d'important : cette peur de l'étranger signifie que l'enfant fait la différence entre le familier et l'étranger. Il y a donc bien une anticipation de la séparation. Nous sommes, ici aussi, du côté d'un pleur qui est celui d'une angoisse de séparation. Il y a une émotion.

BOWLBY et l'attachement : cela représente encore un classique. Comment percevons-nous qu'il y a eu un phénomène d'attachement, entre le bébé et sa mère ? Pour John BOWLBY, sa mère peut devenir une figure d'attachement lorsque les pleurs se manifestent par rapport au risque de la perdre, d'être séparé de cette figure d'attachement. BOWLBY a travaillé dans les années après guerre 45-50. Selon ses premiers textes, il ne fallait aucune séparation. Il a vécu des choses que nous sommes trop jeunes pour avoir vécu : ce sont les pouponnières des années 45-50, l'hospitalisme de SPITZ.... Il est très difficile de parler des pouponnières. BOWLBY fait partie des gens, qui au niveau de l'O.M.S. (l'Organisation Mondiale de la Santé), se sont mobilisés pour soigner les enfants dans des lieux collectifs, avec tout ce qui est nécessaire en habits, propreté, alimentation médicale. D'un autre côté, la mortalité était très importante. Dans la ville où je me trouvais, il y avait beaucoup de pouponnières dans les années 50 et des personnes y avaient travaillé. Cela se remarquait, car il fallait se « blinder » pour travailler dans des situations qui étaient celles de l'époque, avec si peu de monde pour autant d'enfants à s'occuper.

BOWLBY a donc eu des positions un peu extrêmes sur la séparation, mais il faut le comprendre. C'était lié à une valorisation de la place des relations affectives. Elles comptent, elles ne sont pas neutres. Il n'y a pas que les bons soins corporels. Dans son modèle, les pleurs sont aussi le témoin d'une intériorisation

d'une figure d'attachement.

Nous sommes en terrain relativement connu. Un bébé pleure, nous réagissons. De la même manière, si autour de nous quelqu'un est triste ou joyeux, nous repérons tout de suite.

Nous sommes ici dans le registre émotionnel. DARWIN (1872) a pensé que les émotions sont un phénomène tout à fait universel. A l'étranger, si nous ne savons pas parler la langue, nous pouvons tout de suite voir l'émotion qui circule sur la tête des personnes, et dans quel registre nous nous trouvons. Cela peut être un peu différent suivant les cultures car la forme des émotions change. Dans chaque culture, il y a des distinguos, des différenciations émotionnelles. Cela veut dire que les émotions nous servent de base de communication au niveau des humains. Nous communiquons au niveau verbal. Et, cette communication verbale s'ancre dans un fond émotionnel.

Une parenthèse. Est-ce que vous connaissez le livre de Marie Darrieussecq qui a écrit « Le Bébé ». J'ai eu l'occasion d'être dans une table ronde avec elle. J'ai donc lu son ouvrage, avec des « arrières » pensées. Pourquoi « Le Bébé » ? Quand son bébé est devenu « bébé », cela signifie qu'il était beaucoup plus en relation avec elle et avec son père. Ils étaient en terrain connu. Voici par exemple ce qu'elle écrit :

Quand il est surpris, il l'est totalement, à la *commedia dell'arte*. Il ouvre les bras, hausse les sourcils, écarquille les yeux, bouche bée. Quand il rit, il se tord. Quand il pleure, de grosses larmes coulent sur ses joues. Quand il a sommeil il se frotte les yeux. Quand il a peur, son menton se plisse et sa bouche tremble. *Le Bébé* (p. 84)

Mais, que s'est-il passé pour Marie Darrieussecq et son bébé ? C'est un enfant qui est né prématuré, avec tout ce que cela entraîne comme relations difficiles. Nous sentons à la lecture que ce n'était pas facile. Lorsque l'enfant est enfin devenu enfin « bébé », ce n'est plus un nouveau-né, ni un prématuré. La phase « bébé », c'est quand le bébé est dans les interactions et que les émotions circulent (c'est-à-dire entre 3 et 6 mois). Le bébé gazouille, il fronce les sourcils... Il le fait également en étant tout petit, mais nous sommes plus en terrain connu, plus tard, les émotions ayant pris le dessus.

Les émotions ont pu prendre la tonalité des émotions qui circulaient autour de lui, dans son entourage. Le bébé rigole de la même manière qu'il entend rire autour de lui, il est en colère...

Vous avez tous entendu les premiers « areuh areuh » d'un bébé français. Le son diffère déjà pour les bébés ayant une autre langue maternelle, l'anglais, l'arabe ou le chinois etc. Nous savons qu'au niveau de l'approche proprement dite de la voix, avant que l'enfant n'articule des mots, il ne babille pas de la même façon. Du point de vue de la « fonction alpha », de l'intériorisation des expériences, il y a un chemin énorme qui s'est passé. Lorsque l'enfant est dans les émotions, il est déjà dans un circuit de communication sociale.

Dans les lieux d'accueil, ce ne sont pas les enfants qui pleurent, qui nous font le plus de soucis, car nous pouvons être présents, les consoler. Nous dirons que c'est un caprice, cela nous met hors de nous etc., mais cela fait partie du jeu et nous sommes, en tous cas, dans un registre de communication, en relation avec l'enfant. Il n'en va pas de même pour un autre registre psychique, celle des anxiétés diffuses que nous allons voir.

C'était donc la première colonne du tableau. En ce qui concerne la deuxième colonne, cela représente tout ce qu'il y a avant.

b) Contenir des anxiétés primitives qui sont sources de tensions

On a retenu de SPITZ quelque chose qui ne nous a pas rendu service : avant le 8^{ème} mois le bébé serait dans l'indifférenciation, donc indifférent à la séparation. C'est FAUX. Nous nous sommes rendus compte du contraire que tous les troubles psychosomatiques sont liés à des problématiques bien antérieures, antérieures à l'angoisse du 8^{ème} mois, à l'expression des émotions. Avant que le bébé puisse s'exprimer par le biais d'angoisses de séparation, je parlerais d'anxiété primitive. C'est-à-dire que cette angoisse n'est pas flagrante, c'est un malaise.

Un bébé vient d'arriver. Sur son relax, il est tout tendu, il regarde au loin, il regarde des lumières. Lorsque les bébés ne vont pas bien, ils s'accrochent à un point, comme les alpinistes qui s'accrochent pour ne pas tomber.

Esther BICK, dont je vous ai parlé précédemment, a appelé cela des « défenses primitives ». Ces « défenses primitives » sont des modalités que le bébé doit tenir quand rien ne va autour de lui. C'est

une expérience catastrophique pour le bébé, mais qui est malheureusement courante et que nous avons tous vécue en tant que bébé.

Par exemple, nous avons un bébé avec tout le monde autour de lui, puis petit à petit, nous discutons entre nous sans penser au bébé. A un moment donné, celui-ci ne se sentira plus en lien avec quelqu'un et nous verrons son regard partir au l'extérieur, et quelquefois, ce phénomène d'agrippement, de poings serrés.

Quand l'enfant est plus grand, il pleure. Cela nous énerve, mais nous savons qu'il est là. Un enfant plus petit, ou qui n'a pas ces capacités là, qui est toujours sur ce registre archaïque, va développer des modalités très corporelles pour se tenir, se soutenir et s'agripper, pour maintenir, coûte que coûte, en lui une activité d'être, même s'il sent qu'il n'est plus en lien avec d'autres personnes. Nous devons donc penser à tous ces éléments.

Nous savons que les pleurs sont importants chez le bébé et qu'il faut faire quelque chose lorsqu'un bébé pleure. Maintenant, nous savons que, lorsque les enfants viennent à 3 mois dans un lieu d'accueil, ils ne réagiront pas quand la mère ou le père, ou une personne familière, partira. Comment voulez-vous qu'ils puissent anticiper le départ ? Mais, combien d'enfants ont 40 ° de fièvre, 3 jours ou une semaine après, ou une otite ? Cela peut rompre un équilibre psychosomatique entre le bébé et son entourage. Il y a des temps d'adaptation. Nous demandons à ce que le parent reste un peu avec nous. Mais ce n'est pas quelque chose de mécanique que nous apprenons à l'école et que nous devons appliquer ainsi, il faut arriver à le penser avec le parent.

Avant que l'enfant puisse s'exprimer en terme verbal, en terme d'émotions, il faut réellement pouvoir le soutenir à ce niveau là pour lui permettre d'avoir une continuité sensorielle entre le monde familial de la maisonnée et le monde du lieu d'accueil (assistante maternelle, crèche, halte-garderie, hôpital...). Ces temps là sont importants. Nous le savons de plus en plus. Parce que le bébé n'a pas les capacités de transformer ce qu'il peut ressentir en émotion, suffisamment communicable aux autres pour être un appel.

Si l'enfant est incapable de se mobiliser pour appeler l'autre, c'est à nous d'être présent et d'assurer cette fonction de contenance. Pour assurer cette fonction de contenance, il faut être très attentif à tout ce registre non verbal.

Quand le bébé prend son biberon, est-il là ou non ? Combien d'enfants sont vraiment là ? Ils regardent ailleurs... Nous savons que ce n'est pas gagné. Il faut du temps pour que l'enfant puisse s'approprier les expériences de lieux qui sont différents. Il faut du temps pour qu'il retrouve la personne familière. Regardons ce qui se passe lors d'un temps très chargé en tensions. Mes travaux ont porté sur « la séparation et les retrouvailles », il y avait un numéro de « Dialogue » qui était en 1991, consacré à ce sujet, j'ai travaillé après en 96 sur la question de l'intime de l'étrange, de l'étrangeté aussi. Ces questions de séparation et de retrouvailles sont fondamentales car ce sont des indicateurs pour percevoir où en est l'enfant par rapport à la continuité d'être qu'il peut avoir au fond de lui. Il n'y a pas de mystère, ce n'est pas lui qui peut inventer le monde. Le monde existe avant lui.

Les séparations et les retrouvailles sont des histoires à trois (le parent, le bébé et le professionnel). Malheureusement, elles se passent souvent à deux : le bébé avec le parent, le bébé avec le professionnel, le professionnel avec le parent. Quand le bébé sent que le professionnel et le parent sont ensemble, il peut intégrer dans sa tête et faire des liens avec des expériences qui sont de l'un et de l'autre, des odeurs de l'un et de l'autre, des manières de porter, de vivre le monde avec l'un et avec l'autre.

Comme le « holding », la bientraitance du travail de contenance s'efforce de respecter, de satisfaire les besoins des enfants, de ses besoins selon son âge. Mais, c'est un travail particulièrement aigu, pour ces zones plus archaïques qui sont encore en deçà de l'émotion.

J'ai repris le terme « d'anxiétés primitives » qui est dans la littérature et qui semble le plus signifier quelque chose de diffus. L'angoisse se voit, alors que l'anxiété est quelquefois moins visible. Ceci a des répercussions sur le terrain.

c) Les différents effets dans les groupes

Pour ceux qui ont suivi ce que j'ai écrit, j'ai travaillé un peu sur le phénomène du chouchou. Ce sont des phénomènes où il y a des pleurs. Nous sommes dans le registre émotionnel. Par contre avec le

phénomène des anxiétés, ce n'est pas différencié, au niveau du groupe, de la dimension groupale, cela n'a pas les mêmes effets.

Un enfant pleure dans un groupe : vous avez à l'autre bout de la pièce le grand qui joue à la dinette, il est en train de consoler la poupée qu'il a, ou les grands chantonnent. Les enfants sont complètement dans le groupe. Ils sont là. Si un enfant pleure, cela pleure en eux. Le bébé qui était en eux risque de pleurer. Le pleur est communicable, mais il est identifiable.

Prenons un exemple :

Un enfant vient d'arriver. Il a deux ans et vient à la crèche depuis 1 an et demi. Dans le coin de la pièce, des enfants jouent tranquillement. Il va directement tirer les cheveux, mordre, prendre le jeu d'un enfant qui joue. Il y a des enfants pour qui la question de la séparation n'est pas simple. Ils arrivent et font pleurer un autre, puis un autre.

Je suis toujours étonné, de voir que quand l'enfant agressé pleure, l'autre le regarde pleurer. Maintenant, après ces constatations, je vous propose les explications suivantes.

Lorsque ces enfants tombent (ceux qui semblent agresser de manière gratuite les autres), ils sont durs, ils ne ressentent pas la douleur et ne pleurent pas. Par contre, faire pleurer les autres, cela marche.

Pourquoi l'enfant regarde-t-il autant l'autre pleurer ? Parce qu'il se dit que « lui, c'est moi et moi, c'est lui ».

L'enfant qui n'arrive pas à pleurer en lui, pour différentes raisons, une des modalités de s'en sortir, c'est de faire pleurer l'autre. Un enfant ne fait pas pleurer n'importe qui.

Certains ont peut-être besoin de pleurer parce que cela ne pleure pas suffisamment en eux. Mais, dans ce cas, nous irions trop loin.

Ils vont chercher « le bébé qui pleure chez l'autre », pour retrouver « le bébé qui pleure en eux ». Cette question émotionnelle est dans l'intersubjectivité. Elle est diffuse.

Lorsqu'un enfant est agressif, c'est tout le groupe qui est sous tension. Parce que nous ne savons pas ce qu'il y a.

L'enfant qui agresse ne souffre apparemment pas. Il ne pleure même pas, quand on le gronde. Or, à la fin de la journée, nous sommes heureux de savoir qu'il ne vient pas le lendemain. Bien sûr si nous sommes professionnels, nous ne le dirons pas..., mais quand même. Lorsqu'il est présent, nous savons que notre attention devra être à 100 %. L'enfant suscite notre attention. On peut penser qu'en lui, il n'y a pas eu suffisamment d'attention intériorisée pour qu'il puisse être suffisamment tranquille et lui-même pleurer. A défaut de pouvoir pleurer, il fait pleurer les autres.

Essayez de le faire : cela aide souvent à prendre du recul par rapport à des situations souvent répétitives. Il y en a toujours un qui est désigné, dans les groupes, comme ceci ou comme cela. Ce sont des phénomènes qui s'accroissent avec les groupes.

L'anxiété primitive se diffuse de partout. J'ai pris l'exemple de 2 ans volontairement. Ce n'est plus un bébé de 3 mois, ni un nouveau-né, mais c'est le même registre. Puisque cela ne passe pas dans les émotions, l'enfant agresse un autre : c'est une anxiété primitive. Ce n'est pas du registre émotionnel. Nous trouvons l'émotion chez l'autre, mais pas chez lui. Dans ce cas, l'ensemble du groupe reçoit donc toutes ces anxiétés et se trouve sous tension (énervement, malaise...).

Il est donc important de pouvoir bien penser à ce registre de souffrances (souffrances primitives).

L'enfant qui fait tomber l'autre, a priori ne souffre pas. Pourtant, quelque chose souffre en lui. Si nous pouvons être en phase avec sa propre difficulté, de manière collective, si nous pouvons ressentir qu'en ce moment, il est difficile pour lui de se séparer de ses parents. Or, 9 fois sur 10, les relations avec les parents sont ...brèves. On évite de trop parler, car la mère ou le père sait, de toute manière, qu'il a été agressif dans la journée. Personne ne se sent bien. Il y a un mouvement cumulatif et souvent peu de vraies relations avec les parents. Les « vraies relations » sont lorsque le professionnel et le parent communiquent entre eux pour voir ce qu'ils peuvent faire, concernant l'enfant.

J'ai en tête un exemple :

celui d'une mère qui ne savait pas quoi faire. Il y avait une réunion uniquement de parents du même groupe d'enfants. La veille, une autre mère s'était plainte à elle que son enfant avait mordu le sien. Et, lors de la réunion, elle a posé le problème et a dit qu'elle ne savait pas comment faire. Les autres parents ont alors évoqué une histoire en lien avec une difficulté qu'ils pouvaient avoir par rapport à l'enfant. Inutile de vous dire le lendemain même, il ne mordait plus...

A partir du moment où nous pensons pour l'enfant, nous avons une autre attitude, un autre regard. Et

ensuite, l'enfant change. Je continue à travailler avec les bébés, dans la petite enfance il est parfois gratifiant de parler de situations, parce qu'ainsi, nous ajustons plus nos attentions les uns par rapport aux autres et des changements sont visibles.

Au niveau de l'accueil et de la manière d'être, l'enfant spontanément a envie de faire pleurer les autres, mais il sent peut-être que nous aussi, nous sentons, et cela change tout. Par conséquent, il se sent moins obligé de faire pleurer les autres, parce qu'il sent que nous sentons, que nous sommes là, présents.

d) Les différents niveaux de contenance

Selon son âge, la contenance ne sera ainsi pas la même. Les contacts du bébé avec les autres sont dominés par différents registres de la communication, un fonctionnement psychique plutôt dominé par :

- des sensations ou perception quand il est prématuré ou nouveau-né et qu'il peut profiter de la présence des autres.
- des affects-émotions un peu plus tard quand il a pu expérimenter le « commerce » des échanges affectifs avec des humains. Le problème est celui du partage d'un code émotionnel.
- des représentations d'actions et des fantasmes (quand il devient plus acteur dans son appropriation de son environnement,
- des représentations de mot et du langage, quand il accède au langage verbal.

L'expérience d'être soi avec l'autre passerait par cette associativité de la psyché entre et au sein même de ces différents registres psychiques.

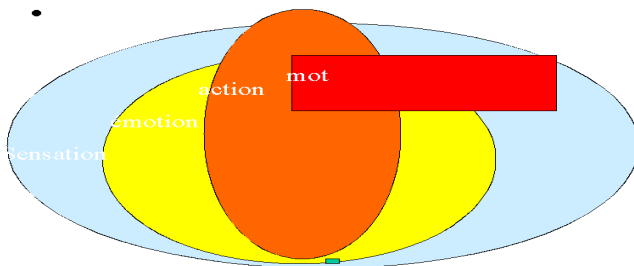
Le tableau suivant résume les différents registres de l'intersubjectivité que je dégagerai au regard notamment des travaux de Stern (1989) et Trevarthen (2003).

Tableau. Les différents registres de la communication selon les âges du bébé

Les Mondes du bébé et le sens du soi selon STERN (1989)		La conscience de l'autre selon TREVARTHEN (2003)		Le registre « dominant » de la communication
Monde des sensations (sens du soi-émergent)	0-2, 3 mois	Intersubjectivité primaire Période du nouveau-né	0-3 mois	Partager/associer des perceptions Perceptions de soi/perception de l'autre (le registre de la sensorialité)
Monde social immédiat Accordage affectif (sens du soi-noyau)	2, 3-7, 8 mois	Jeu de personnes à personnes l'acquisition des proto-représentations	3-6 mois	Partager/associer des émotions Décodage de l'émotion chez l'autre et expression par l'émotion (le registre de l'émotionnalité)
Monde des paysages psychiques (sens du soi-subjectif)	7, 8 – 15 mois	Jeu de personnes à personnes et objet jeu de manipulation l'acquisition de la reconnaissance de soi dans le miroir puis de la conscience de soi et d'être acteur	6-12 mois	Partager/associer des représentations d'action Expérimentation d'actions et acquisition d'un langage gestuel
		« M'as-tu vu ? » peur de l'étranger l'acquisition de la coopération dans des tâches communes et du proto-langage	12-15 mois	

Monde des mots (sens du soi-verbal)	15 - 24 mois	Intersubjectivité secondaire l'acquisition de mimésis (imitation immédiate des pairs) et des premiers mots	15 mois	Partager/associer des représentations de mot Expérimentation du sens des mots
Monde des histoires langage	2, 4 ans		Vers 2 ans.	Partager/associer avec le langage Développement de l'interfantasmatisation et du sens du langage

D'où une représentation « en oignon » des différentes enveloppes qui caractérisent successivement la communication chez le bébé. Si au début son monde est dominé par les sensations, bien vite l'émergence et la reconnaissance des émotions donne une tonalité particulière aux échanges avec les bébés. Par la suite ses mimiques, gestes, puis déplacements et actions sont des supports de la communication avant que les mots et le langage deviennent les principaux vecteurs de celle-ci.



II. Le « travail de contenance » des équipes

Une équipe, c'est d'abord un groupe, et un groupe particulier qui est institué, c'est-à-dire au sein même d'une institution. Nous verrons ensuite les problèmes de sa « fonction à contenir ».

a) L'équipe est un groupe

Au niveau des groupes, je vous conseille la lecture de Didier ANZIEU (« Le groupe et l'inconscient »). Un auteur, qui n'est pas facile et avec qui j'ai travaillé, c'est René KAËS. Ce sont des auteurs qui ont essayé de penser profondément les phénomènes de groupe. Ce n'est pas simplement se dire : « il y a un cube, j'en rajoute un deuxième, un troisième... j'ai un ensemble, j'ai un groupe », ce sont simplement des ensembles mathématiques. Le problème est plus complexe que cela. Tout simplement parce que nous ne sommes pas des cubes. Nous sommes « groupe ».

Comment nous sommes-nous construits ?

Nous sommes nés dans un groupe. Nous avons été accueillis dans un groupe. Nous avons été en relation avec d'autres groupes. Nous avons construit nos identifications dans un groupe. Ce que nous avons pu intérioriser vient des différentes « fonctions alpha » des autres personnes, présentes autour de nous. Ce que nous n'avons pas intériorisé, nos traumatismes viennent des différents traumatismes de notre entourage.

Nous connaissons les problèmes de fratrie, de rivalité au niveau des frères et sœurs, les phénomènes entre le papa, la maman et l'enfant.

Je vous ai parlé avant de l'enfant qui entendait, à l'autre bout de la pièce, l'autre enfant pleurer Vous

vous rendez bien compte, surtout lorsque vous travaillez dans la petite enfance, que les bébés sont à la fois en identification avec les grands qui jouent à côté d'eux et dans leur propre corps.

Pour illustrer mes dires : des choses intéressantes ont été découvertes qui vont dans les problématiques d'empathie de liens que nous essayons de travailler, par ailleurs, en clinique.

Il a donc été découvert, en neuroscience, quelque chose de très important : le neurone miroir. Par exemple, les neurones activés dans ma tête seraient les mêmes activés chez vous, si vous étiez suffisamment concentrés sur ma montre qui risque de tomber. Ce sont les mêmes neurones qui s'activent chez celui qui observe bien la situation et chez celui qui fait l'action (à lire sur ce point le livre de Marc Jeannerod « le cerveau intime », édition Odile Jacob, 2002)

Voilà pourquoi les tout-petits regardent autant les autres jouer. Ils jouent en même temps qu'eux. Ce sont exactement les mêmes neurones qui sont activés que lorsque eux-mêmes joueront... Par rapport à tous ces phénomènes d'identification, cela a été trouvé « scientifiquement ».

C'est important car cela montre, qu'a priori, nous ne sommes pas des êtres séparés les uns des autres. Au contraire, a priori, nous serions des être liés les uns aux autres. L'inter-subjectivité est au départ de notre vie et non à l'arrivée. Nous ne devenons pas individu, puis nous apprenons ensuite à parler aux autres individus, parce que nous sommes bien élevés. Dès le départ, nous sommes pris dans la groupalité, dans l'ensemble des relations, des liens intersubjectifs, dans lequel nous sommes.

Pour revenir sur cette idée qu'une équipe est un groupe : quand un groupe se constitue et comme dans tout groupe, il a une vie différente de celle des individus. Dans certains groupes, nous pouvons parler et pas dans d'autres. Car il y a des phénomènes de tensions entre les individus. Il y a des choses mises en commun et qui forment ce groupe. Il y a nos idéaux, notre surmoi, nos identifications. Il y a des choses conscientes et d'autres inconscientes, qui, de fait, sont mises en commun et qui forment « groupe ». A un moment donné, le groupe a une existence par lui-même. Toutes les études sur les groupes le prouvent.

Le groupe n'est pas la somme des individus qu'il compose. Kurt LEWIN, avant la deuxième guerre mondiale, avait mis cela en évidence. Le groupe est une réalité psychique qui a sa propre spécificité. Même s'il existe le respect des uns et des autres et la différenciation de chacun, lorsque nous sommes en groupe, nous partageons certains aspects communs.

b) L'équipe a « un cadre »

Dans une équipe, il y a forcément certains aspects qui sont communs. Il faudrait beaucoup de temps pour parler de ces aspects, je m'attarderai ici à pointer l'existence implicite, inconsciente de son « cadre ». Je ne peux que vous renvoyer aux travaux de BLEGER, qui a parlé du « cadre commun ». Quand on fait groupe, à un moment donné, on prend des habitudes : c'est ce qu'on appelle le « cadre ». Ce qui est devenu commun entre les individus fait qu'on se revoit régulièrement, on mange ensemble... Le groupe se constitue par rapport à des éléments, des rites, des manières de se parler...des interactions qui sont codées. GOFFMANN et d'autres ont étudié ces interactions et ont démontré que dans une culture, il y a des rites.

Il existe donc des choses qui font « cadre » au niveau de l'individu mais aussi au niveau du groupe. Ces aspects « cadre » assurent la permanence du groupe. Implicitement, on dépose dans le groupe certains aspects et ces aspects font « cadre ».

Lorsque nous sommes contents de retrouver notre équipe, nous sommes contents de retrouver la partie de nous que nous avons laissé dans l'équipe. Dans le sens contraire, c'est que nous sommes mécontents de la partie de nous ou bien nous aurions aimé la partager autrement avec les autres. Mais, nous en faisons partie. Nous ne sommes jamais à l'extérieur d'un groupe. Nous sommes dans le groupe donc nous partageons des choses en commun.

Il faut bien avoir cette idée en tête parce que cela signifie quelque chose de très important.

c) l'équipe et sa réception des anxiétés

L'équipe est un groupe qui devient **le réceptacle de toutes les angoisses et anxiétés** de l'institution, car elle a un rôle central pour sa fonction sociale. Elle est très particulièrement touchée par les souffrances non dites issues des bébés et des familles avec qui elle travaille.

Quand un bébé pleure et que l'on n'arrive pas à le calmer, quand un enfant reste immobile dans son lit l'œil fixé à la lampe, quand un enfant est sans cesse agité, quand une famille résiste à tout conseil, voire à tout contact, les souffrances non contenues des enfants, des familles, se transmettent aux adultes.

Même si l'équipe fait tout son possible pour répondre aux besoins des enfants, subsistent des insatisfactions : ne pas pouvoir répondre à tous, ne pas répondre suffisamment, être saisi par son impuissance, vivre l'échec ... En institution c'est l'ensemble des personnes qui doit gérer et faire face aux difficultés des accueillis. Plus la souffrance est importante, plus les adultes doivent s'en protéger (par des dénis communs, voir plus haut).

Pour gérer les anxiétés des enfants qu'elle accueille, l'équipe doit devenir un «contenant » actif pour ces anxiétés : en aidant ces enfants à développer leurs expériences, en participant à la consolidation des enveloppes groupales.

Mais l'équipe ne peut répondre à tout, c'est une tâche impossible, d'où les deux occurrences de la contenance et de la contention, avec le risque sous-jacent de crise (tableau 4) :

1) *L'équipe peut reconnaître et contenir ces anxiétés.*

Ceci a une influence directe sur la constitution même des groupes d'enfants, sur la sécurité nécessaire pour que se développent des processus repérables à l'intérieur même d'un groupe. On parlera alors "d'enveloppes groupales" pour désigner cette ambiance suffisamment sécurisante qui fait lien entre les enfants. Avec les bébés cette enveloppe, cette sécurité du groupe, dépend directement de l'attention que les professionnels peuvent leur accorder.

Aucun adulte ne peut arriver seul à remplir cette fonction. Seul un travail en équipe et avec d'autres permet de pouvoir métaboliser ce qui est issu des enfants. L'observation et les groupes d'analyse des pratiques sont des dispositifs qui permettent un tel travail de contenance.

Un tel travail aboutit à imaginer un aménagement du cadre institutionnel : changement des horaires, aménagement de l'espace, embauche d'une nouvelle personne, création d'un temps d'accueil pour les parents etc. ce qui pourrait provoquer un risque de crise...

2) *L'équipe réagit aux tensions*

Il y a d'abord différentes manières d'encaisser les tensions et anxiétés des personnes accueillies.

- chacun « se renvoie la balle », chacun accuse son voisin, son chef, telle autre personne du groupe, de la section d'à côté etc.

- chacun au contraire « se sert les coudes » mais d'une manière très personnelle, privée. L'équipe fait bloc comme un « groupe » uni et sans faille. Les professionnels peuvent devenir très amis, mais sans que cela mis au service du travail. Par contre si vous êtes nouveau, si vous êtes stagiaires, vous avez de la peine à « rentrer » dans ce groupe qui à un moment peut rester bien loin des enjeux du travail.

- chacun peut au contraire se protéger derrière sa fonction, son grade, son rôle, c'est comme si les individus se cachaient derrière leur « faux-self » institutionnel. Cela fait des institutions très rigides, sans souplesse, mais gouvernée par des règles qui ont pu avoir un sens mais qui risquent dans ce contexte de n'être pas assez souple.

- chacun peut autrement de penser qu'à ...partir. Les congés maladies à répétition, les absences pour oui, pour un non, instaure un climat délétère, où toute initiative de travail se trouve ainsi disqualifiée. Cette sorte « d'hémorragie » de l'équipe reflète un sentiment de désespoir sous-jacent à l'équipe.

Dans mon ouvrage sur les crèches j'ai illustré ces différentes configurations, qui bien sûr ici sont caricaturées, mais qui représentent bien des tendances très présentes dans l'équipe comme groupe.

La tendance sinon la plus fréquente consiste à «gérer » ces anxiétés en les «déversant » ailleurs. Les ciblent peuvent être multidirectionnelles : sur l'extérieur (d'autres institutions, des parents, l'administration) et/ou à l'intérieur (sur la direction, sur un groupe, sur l'adjoint, sur un membre de l'équipe qui devient bouc émissaire etc.).

Ces phénomènes de projections ont néanmoins le mérite de protéger les accueillis, les anxiétés qu'ils diffusent ne leur sont pas renvoyées. Ce sont des mécanismes que l'on peut assimiler à de la «contention », ils contiennent à tout prix les anxiétés des accueillis sans totalement les faire disparaître, sans les

métaboliser. Ces mécanismes renforcent les défenses institutionnelles héritées du passé. Les anxiétés se trouvent par contre diffusées ailleurs, dans tout le champ institutionnel. D'où parfois une rigidité dans le fonctionnement d'une équipe, un climat d'insécurité, la peur d'être surveillé, l'idée que si on change quelque chose tout va s'écrouler, d'où au contraire des critiques perpétuelles, un idéal mis sans arrêt en avant, une indifférenciation des places et des rôles etc. On pourrait dire que pour ne pas « maltraiter » les enfants, les équipes encaissent les tensions et tentent de transposer ailleurs l'insécurité que chacun de ses membres ne peut contenir.

d) Les nécessaires défenses institutionnelles

Une équipe ne peut pas tout « contenir », elle s'appuie sur son cadre, **des défenses institutionnelles** sont nécessaires à tout fonctionnement collectif. En institution la contention est parfois nécessaire, les équipes vivent, travaillent paradoxalement grâce à de tels processus. Le risque de crise survient quand ces défenses s'effondrent. Dans une institution les équipes dénie certaines souffrances ou anxiétés des accueillis : elles doivent protéger leurs membres d'un trop de souffrance qui ne leur permettrait pas de travailler. Ce déni de la perception même des souffrances dont elles sont témoins trouve son origine dans l'état d'impuissance des équipes : elles ne reconnaissent pas ces souffrances car elles ne pourraient pas leur apporter de réponses, car elles s'imaginent être également à l'origine de celles-ci, d'où de profonds sentiments inconscients de culpabilité et une lutte farouche à toute velléité de changement.

Cela m'a beaucoup aidé pour travailler auprès des personnes qui avaient vécu après guerre l'époque de pouponnières plutôt désastreuses. Certaines de ces personnes étaient blindées par rapport aux enfants. Certains comportements seraient bannis aujourd'hui, certaines personnes ne passeraient pas les sélections, de nos jours... C'est l'histoire de nos institutions. C'est notre passé. Il faut donc prendre en compte l'histoire, essayer de comprendre les résistances qui ont dû se mettre en place. Les défenses sont nécessaires en institution.

Comment voulez-vous travailler avec des enfants, si parfois nous ne nous appuyons pas sur un cadre, sur des défenses communes par rapport à ce que nous ne pouvons pas faire collectivement ?

e) Les conflits d'équipe, une « contention » des anxiétés

En ce qui concerne les problèmes d'équipe, ils sont souvent « vite vus » : « c'est la faute à un tel qui n'a pas sa place ici ». Les problèmes d'équipe ne sont pas pensés comme problèmes d'équipe, mais comme les problèmes de personnes qui ne sont pas à leur place. « Elles ne sont pas assez formées, elles devraient faire de la formation »... De nombreuses raisons sont trouvées. Les problèmes en équipe sont *toujours mis sur le compte de problèmes de personnes*. J'en ai fait l'expérience, en crèche avec l'une puis avec l'autre. Je ne pouvais plus travailler ni avec l'une, ni avec l'autre. Parce que je me disais que si l'une est comme ci ou comme cela, elle est la porte paroles, la porte-résistance de l'ensemble du problème du groupe. C'est très important. Quand il y a un problème d'équipe, il y a des problèmes de personnes. En quoi cette personne porte-t-elle un problème qui existe dans le groupe ? Vous pourrez méditer sur ce sujet. Il y a deux solutions : soit nous sommes condamnés à vivre ensemble mais, malheureusement, il y a des équipes qui ne se parlent plus, soit on pense qu'il vaut mieux que cette personne parte et nous tournons en rond.

Les conflits d'équipes prennent à mon sens toute leur vigueur, tous leurs excès à cause du problème du devenir des anxiétés dans l'institution. Paradoxe, ils délestent du coup un risque de rétorsion sur les enfants : les adultes entrent en conflits au lieu de renvoyer cette souffrance sur les enfants. Ce point de vue devrait être plus souvent envisagé pour comprendre des crises parfois récurrentes qui saisissent les équipes. Ces problèmes d'équipe absorbent ainsi une grande part de l'attention des professionnels. Il ne serait pas impossible de penser qu'ils mobilisent plus les professionnels que leur travail à accomplir, le comble ! Effet iatrogène de l'institution, l'équipe consommerait dans ces conflits de personnes plus d'énergie qu'elle n'en produirait.

Une équipe vient d'un mot « skipper » (cf. skipper en anglais), tel l'appareillage d'un bateau avec une équipe. Quand on est tous dans le même bateau, il y a deux solutions : ou on est dans le bateau, ou on jette les gens à la mer. Vous n'irez pas jusque là.

Il faut donc penser différemment les problèmes en termes de problèmes personnels. Il faut se dire que chaque personne incarne un point de vue différent, chaque personne peut devenir le « porte-parole » d'un point de vue présent chez d'autres.

f) Les supports de la fonction contenante des équipes,

Il faut développer des dispositifs de travail pour que les membres d'une équipe se recentrent sur leur tâche : leurs rapports aux personnes accueillies. *L'observation*, les *groupes d'analyse de la pratique* ont ici une fonction vitale. Dans de tels "**espaces de contenance**" peuvent se métaboliser les anxiétés des accueillis mais aussi le désir des soignants dans ses excès. Ceci rend souvent en grande part caduques ces sempiternels conflits de personnes qui envahissent les groupes et la vie de l'équipe, ceci limite la rigidité du cadre institutionnel ou permet de créer au contraire un cadre plus solide et ferme pour soutenir l'interdépendance du travail de chacun.

L'insécurité fait des vagues, les anxiétés créent des tensions. Il faut donc éviter d'entraîner vos équipes à faire n'importe quoi. Pour cela, il faut bien avoir en tête ces phénomènes de groupe. Il faut savoir qu'il y a effectivement des choses difficiles à percevoir.

C'est, par contre, à l'occasion d'une situation d'un enfant que, petit à petit, les choses se tressent et les liens se font entre les personnes. A un moment donné, ce pleur que nous disions « lié aux caprices », est devenu « lié à la séparation ». Ainsi, nous nous sommes dit qu'il valait mieux que les parents rentrent.

Peu à peu, on s'est rendu compte qu'il valait mieux qu'il y ait quelque chose de régulier autour des bébés, parce que cela leur permet de préserver leur contenu d'existence...

Dans ce travail en commun, de paroles et d'observations, vous sentez bien que la notion de fonction contenante ou « d'attention » est importante. Si on dit trop de chose parfois cela fait « interprétation » alors que si on partage aussi des moments en commun d'attention, quelque chose circule, des émotions et des paroles qui du coup auront un sens, et souhaitons-le un effet... C'est également important au niveau de la dimension de l'équipe. Si vous voulez que les choses aillent dans le sens des liens de la continuité, du travail de contenance des équipes, pensez à ce travail de contenance, d'attention.

Quelques remarques finales sur des enjeux actuels dans la petite enfance

En conclusion, quelques remarques sur des facteurs opposés qui ont actuellement une incidence sur la qualité de l'accueil de la « fonction à contenir » des équipes et des personnes.

1) La fonction à contenir des équipes s'est d'autant plus développée ces dernières années que les équipes peuvent s'appuyer sur **des dispositifs variés** pour assurer leurs tâches : réunion régulière d'organisation, réunion d'analyse des pratiques avec un psychologue, temps d'observation des bébés avec discussion, travail avec les parents, concertation avec les autres services du soin mentale, de la PMI ou des services sociaux etc. Tous ces dispositifs ne peuvent tenir que si l'équipe admet une interdisciplinarité en sein, l'aide de spécialistes comme les psychologues, le recours à la formation et le travail régulier en partenariat.

2) **La durée très courte du congé maternité** maintient une situation difficile. Cette tendance est la plus ancienne, elle est historique et constante. La crèche dépend de la durée du congé maternité, qui est en France comme en Belgique ridiculement court, mais s'il y a actuellement des modulations ; chacun sait qu'un bébé n'est pas prêt à se séparer à 2 mois et demi, 3 mois. Pourquoi persévère-t-on dans cette voie ? Le coût est pourtant énorme. Quand un nouveau-né arrive le travail des professionnels est décuplé pour faire face à ses besoins, les parents ne sont pas prêts à le confier, pour le bébé, à 3 mois, la séparation est dix fois plus difficile qu'à 8 mois, contrairement à ce qui se disaient 30 ans en arrière. Il ne s'agit pas bien sûr de renvoyer les femmes à la maison, mais notons que les pays européens comme le Danemark ou la Finlande qui ont mis l'accent sur la qualité des lieux d'accueil et le travail des femmes ont également instauré un congé maternité plus long. En France le Plan petite enfance de 2006 est arrivé à ...assouplir les modalités du congé maternité ! Merveilleux, la mère peut « choisir » de prendre « ses congés » avant ou après la naissance : prolonger le travail jusqu'au dernier mois pour permettre de passer de 2 mois et demi à 3 mois l'âge de le confier !

Il n'y a pas de contradiction à promouvoir l'allongement du congé maternité avec l'amélioration de lieux d'accueil, bien au contraire ! Le multi-accueil qui se développe ne représente pas les mêmes enjeux selon l'âge des bébés. Il en va de même pour les parents et les tensions liées à recherche d'un lieu d'accueil et aux problèmes d'organisation qui en découlent.

3) Comme pour d'autres institutions ou services, on assiste ici à une tendance à la « déinstitutionnalisation » (Dubet) dans le même temps où s'affirme une nouvelle conception plus « technocratique » de gestion sociale (Eugène Enriquez).

En France la PSU (prestation de service unique) institue un paiement de l'accueil sur une base horaire. La **logique gestionnaire** fonctionne sur des critères qui ne sont plus ceux de la qualité du lieu d'accueil. En 1976 une mère, sociologue par ailleurs, écrivait « L'enfant à la consigne » (éditions du Seuil), ce mode de paiement tend à renouer avec cette logique qui fait fi du temps nécessaire d'adaptation de l'enfant, de la durée minimale de séjour dans un lieu, des rythmes nécessaires propres au groupe d'accueil etc.

4) Parallèlement au renouvellement des modalités sociales pour faire face à la protection de l'enfance en danger, les lieux d'accueil sont de plus en plus utilisés comme lieu de « placement ». Cette tendance provient d'une « utilisation » sociale de ces lieux **comme alternative au placement**, non encore explicitement reconnue, grâce paradoxalement de la professionnalisation réussie de ces lieux. Les lieux d'accueil sont parfois traversés de plein fouet par la précarité. En accueillant de plus en plus des enfants issus de familles en difficultés, les lieux d'accueil devraient pouvoir aussi travailler avec ces familles et compter sur la présence d'autres institutions pour ce que la crèche ne peut garantir à elle seule : un environnement suffisamment stable pour l'enfant dans son milieu familial. Ainsi à l'heure actuelle, la relation parents professionnels est souvent évoquée en terme de « soutien à la parentalité » ou « accompagnement de la parentalité ». Cette « fonction soignante » du lieu d'accueil n'est pas toujours reconnue, elle impliquerait d'autres moyens pour faire face à une telle mission.

La fonction à contenir est une notion complexe. Son intérêt réside dans son application différenciée tant au niveau de la vie psychique d'un bébé que des groupes, équipes et institutions qui l'accueillent. Je vous remercie de votre attention.

Denis MELLIER

Psychologue, Psychothérapeute (Lyon), Professeur de psychologie clinique et psychopathologie, Université Franche-Comté, dmellier@free.fr

Pour approfondir :

MELLIER D. (1995), Le travail de la fonction contenante et l'observation du nourrisson selon Esther Bick, *Dialogue*, 128, 16-27.

MELLIER D. ed. (2004), *Vie émotionnelle et souffrance du bébé*, Paris, Dunod, 1^{ère} édition 2002.

MELLIER D. (2005) « *Bébé en détresse* », *intersubjectivité et travail de lien. Une théorie de la fonction contenante*, Paris, PUF. Un livre de synthèse sur le travail de lien et la fonction à contenir.

http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=023228

MELLIER D. (2007), *L'inconscient à la crèche. Dynamique des équipes et accueil des bébés*, Toulouse, Éditions Érès, 3^e édition <http://www.edition-eres.com/resultat.php?Id=1359>

L'analyse du problème du changement institutionnel, mis à jour, documenté et illustré (un glossaire pour se familiariser avec la psychanalyse des groupes et des bébés), la fonction contenante est le concept central qui a permis « d'organiser » ce livre.

MELLIER D., « Le "monde" des bébés à la crèche », Spirale, 38, pp.93-101, 2006.

<http://www.edition-eres.com/resultat.php?Id=1160>

Un article qui tente d'illustrer la difficulté à concilier les différents âges ou « mondes » de l'enfant dans les lieux d'accueil.

MELLIER D. (2005), La fonction contenante, une revue de la littérature, *Perspectives*

Psychiatrique, 44, 4, 303-310.

MELLIER D. ed. (2008), *Observer un bébé : un soin*, Toulouse, édition Érès, 1^{ère} édition 2001. Sur la fonction de l'attention présente dans l'observation et sa place dans différents lieux: néonatalogie, pouponnière, crèche, handicap, lieu d'accueil, centre maternel).

<http://www.editions-eres.com/resultat.php?Id=2229>

Jean-Michel Longneaux
Philosophe

On m'a demandé d'assister à l'ensemble de la journée et de proposer une relecture en prenant distance. Je ne vais pas vous répéter ce qui a été dit, évidemment, ça n'a aucun intérêt mais donc je vais essayer de retrouver un fil dans l'ensemble des interventions en me concentrant sur le thème de la journée qui est, si j'ai bien compris du moins, le thème de la contenance.

Suite à ce que j'ai entendu, je vais vous proposer 3 points :

1) Ecarter une fausse compréhension de la contenance. Dans ce qu'on a pu entendre, on a frôlé ça en parlant de la contenance et puis manifestement, la majorité des exposés a exclu cette définition de la contenance donc je vais en dire un mot.

2) Dans ce que j'ai entendu avec mes oreilles de philosophe, qui n'ai pas votre métier évidemment comme grille de lecture, je suis beaucoup plus pauvre et un peu démuné... Dans ce que j'ai entendu, il y a 2 sens positifs de la contenance qui se démultiplient en 4 sens possibles et je vais essayer ici d'aborder les choses de façon concrète c'est-à-dire comment vous en tant que professionnels avec des enfants ou des bébés, vous pouvez ou vous devez vous positionner pour contenir ce qu'il y a à contenir. Dans ce qu'on a entendu, il y a des postures concrètes qu'on peut relever.

3) Dire un mot sur les conditions possibles pour pouvoir faire ce travail de contenance. Et je n'aborderai pas le problème des moyens, véritable problème. Il y a des conditions en tant que professionnel qui doivent être remplies pour pouvoir assurer cette fonction de contenance par rapport à des enfants.

1) Notion qui a été écartée et qu'il me semble important de souligner parce qu'elle n'a pas été dite explicitement mais on l'a évitée finalement et pourtant, c'est une définition possible qu'on aurait pu donner et qui rejoindrait d'ailleurs l'idéologie sociale dans laquelle nous sommes ici en Belgique, comme dans d'autres pays d'ailleurs, comme en Occident en général, c'est d'imaginer que la contenance, contenir un enfant, c'est contenir des débordements. Quand les émotions sont excessives, quand il y a de la violence, quand il y a un comportement d'un enfant qui panique, qui angoisse, qui désespère trop, il faudrait le contenir pour empêcher que ses émotions n'explorent trop, il faudrait en quelque façon, et vous allez voir que c'est intenable, il faudrait étouffer ces comportements-là et il y aurait des techniques qui permettraient d'étouffer l'expression, de contenir donc l'expression de ces comportements, ces trop pleins d'émotions. On aurait pu l'entendre comme ça tout simplement parce que ça rejoint l'idéologie sociale dans laquelle nous sommes : il est vrai que la conception que nous avons de l'être humain, de ce que doit être un homme civilisé ; et l'éducation est là dès le premier souffle pour essayer d'y tendre, c'est d'être quelqu'un de raisonnable, quelqu'un qui peut se contrôler. Un individu civilisé, c'est quelqu'un qui se contrôle, qui ne commence pas à s'étendre, à s'épancher au niveau des émotions. Par exemple, lorsqu'on enterre un proche, dans le contexte du deuil, il faut pouvoir se tenir. Quelqu'un qui commencerait à hurler ou qui se jetterait sur le cercueil au moment où on le descend en terre, écoutez, ça ne va pas quoi ! On comprend que le type soit malheureux mais un peu de tenue s'il vous plaît et on voit alors toute l'assemblée perdue. Doit-on le reprendre, doit-on le maîtriser, doit-on le laisser. Lors d'un deuil, il faut pleurer, sinon ça fait « Veuve joyeuse », mais pleurer dignement. Cette notion de dignité qu'on utilise à toutes les sauces aujourd'hui. Il faut donc être digne et avoir le deuil sobre.

Un autre exemple : des gens qui hurlent en rigolant, de façon un peu ridicule, on veut bien qu'on rigole mais quand-même. La aussi il va y avoir une espèce de retenue qui va être imposée : on doit rigoler selon les codes convenus mais pas commencer à déborder.

Il y a une espèce de contrainte qui pèse sur nos épaules : un être civilisé est quelqu'un qui se

contient qui peut se maîtriser. L'éducation, depuis le plus jeune âge, ne serait rien d'autre que d'apprendre à des enfants qui pourraient partir dans tous les sens de se contenir, de ne pas exploser en permanence.

C'est une manière de voir les choses qui est catastrophique. On sait bien et ça a été dit plus d'une fois au cours de la journée que plus on amène les individus à garder leurs émotions, qu'elles soient positives ou négatives, plus on en fait des bombes à retardement. La contenance dont on parle ici ne peut pas s'entendre comme une technique ou comme un ensemble de techniques pédagogiques ou autre, qui permettrait à un enfant de contenir ses émotions. S'il doit y avoir contenance, c'est au contraire dans un but totalement différent qui est d'aider, avec un cadre sans doute avec des mots peut-être, d'aider au contraire d'une façon ou d'une autre un enfant à exprimer ses émotions, qu'elles sortent et qu'elles sortent le plus possible évidemment. Même si ça doit être dérangeant. Le tout est de savoir quel est le cadre qu'on doit se donner et qu'on doit parfois imposer à un enfant de telle sorte donc qu'il n'étouffe pas ses émotions mais que ça puisse sortir comme ça doit sortir.

On a évoqué tout à l'heure ce dilemme en parlant de la médicalisation. Le réflexe qu'on pourrait avoir, c'est on médicalise comme ça il n'y a plus de problème et tout le monde est content. C'est un drame parce qu'en attendant, on ne règle pas le problème. On a parlé dans le premier exposé de la peur : si vous êtes chez vous et qu'il y a des cambrioleurs, en tout cas, il y a du bruit et il y a des rumeurs dans le quartier sur des cambrioleurs qui rôdent. Si vous restez dans votre lit et que vous ne bougez pas ou éventuellement vous prenez vite un cachet pour vous endormir le problème c'est que vous ne réglez pas votre problème de la peur. On ne peut sortir de la peur qu'en ne descendant voir s'il y a quelque chose et en se confrontant à la peur. Tant qu'on ne le fait pas, on vit « s'il ne vient pas aujourd'hui, peut-être il viendra demain » et on commence à paniquer, cette peur commence à tout envahir. La question est comment peut-on aller jusqu'au bout de nos émotions, se confronter par exemple à la peur pour pouvoir s'en libérer plutôt qu'au contraire les étouffer. La contenance ce n'est pas empêcher les émotions aussi dérangeante soient-elles de s'exprimer à mon sens, c'est exactement le contraire et je crois que c'est de cela qu'on a parlé aujourd'hui.

Cela étant dit, si la contenance ce n'est pas ça, qu'est-ce que positivement la contenance dont on a parlé aujourd'hui ?

J'ai repéré 2 sens à distinguer :

La contenance comme protection, ça vaut pour les tout-petits mais ça vaut aussi pour les plus grands et les adultes dans des périodes de crise notamment.

Si on prend les bébés par exemple, on a parlé de la mise au monde de l'enfant. Les philosophes posent le problème de la façon suivante : ils disent, donner la vie, c'est quelque chose d'extraordinaire mais mettre au monde, c'est une horreur !

Parce que mettre au monde son enfant, c'est le projeter dans le monde, littéralement, voilà qu'il sort du corps d'une femme et qu'il devient objet dans le monde parmi tous les objets et si on s'arrête à cela, mettre au monde un enfant, on le tuerait. Il serait un objet parmi les autres objets, perdu et très rapidement détruit. Ce qui sauve un enfant, ce n'est pas le fait qu'on l'expulse, c'est le fait qu'on le reprend, on l'arrache au monde. Et ce processus naturel, instinctif dans la majorité des cas, c'est ce qui va permettre, par analogie, à un individu de se construire comme sujet. Le drame, c'est quand on est perdu dans le monde, on est plus qu'un objet parmi les autres objets. Ce qui fait qu'on est un sujet à part entière, c'est le fait qu'on puisse s'arracher du monde et c'est ce que fait une mère quand elle reprend son enfant, c'est de mettre le monde en face. Et quand le monde est en face de moi, quand je ne suis plus perdu dans le monde mais que le monde n'est plus que ce qui m'entoure, qu'il est extérieur à moi si vous voulez et bien voilà que je me positionne

comme quelqu'un face au monde, comme sujet. (cfr Lévinas) Ce simple geste de reprendre un enfant c'est le tout début de ce processus par lequel un individu va pouvoir se positionner comme sujet face au monde, face aux autres. Ce processus de pouvoir se retirer hors du monde pour mettre le monde face à soi, ça se fait d'abord par les bras qui prennent d'abord bien sûr mais ça se fait aussi par la maison où on habite.

Par exemple, vous n'êtes pas ici chez vous. Pour qu'il y ait un extérieur pour vous, ici où nous sommes aujourd'hui, ça n'a de sens qu'à partir d'un chez vous, de l'appartement, de la maison que vous habitez, de ce lieu particulier que vous avez investi, en supposant que vous y soyez bien et qui est un lieu qui pour vous est hors du monde.

L'habitat d'un enfant, sa chambre, son lit, son doudou avec ses odeurs à lui, c'est cet endroit là qui est ce à partir de quoi il va y avoir un monde extérieur, ce à partir de quoi il va pouvoir se construire comme sujet. A cela aussi, il faut rajouter des éléments qui viennent construire ce à partir de quoi je vais pouvoir me rapporter au monde, ce qui va me contenir pour être un sujet, ce sont les rythmes par exemple. Un lieu par lequel je sors du monde où je retrouve des rythmes familiers, des odeurs familières, des rituels, où je retrouve l'heure du manger, quand on peut jouer, tout cet ordre qui est structuré et tout le temps le même, c'est une façon d'organiser ce chez-soi qui permet de se positionner face à un monde qui lui obéit à une autre temporalité, à un autre rythme.

A partir de quoi un enfant va se construire comme sujet ? Au sens strict, c'est à partir de chez lui, des bras de sa mère d'abord, de son lit ensuite, de sa maison finalement. Est-ce que les lieux d'accueil sont un chez soi pour l'enfant, qui contiendrait et permettrait de se sentir protégé par rapport à un monde extérieur ou au contraire est-ce un lieu qui pour les enfants est extérieur, qui ne le contient pas du tout, « je ne suis pas chez moi ! »

Peut-être que dans les lieux d'accueil on peut essayer de mettre un ordre, un rythme, on peut essayer de rassurer l'enfant par les mêmes odeurs, la même personne qui accueille l'enfant. Les lieux d'accueil doivent-ils se positionner comme un lieu à partir duquel l'enfant va pouvoir se construire par rapport au monde, être contenu, protégé par rapport à un monde hostile, qui nous échappe. Est-ce la fonction d'un lieu d'accueil d'être ce chez soi à partir duquel on peut se tourner vers le monde ?

Si c'est oui, peut-on le démontrer ?

Si c'est non, si on ne sert pas à ça puisque c'est le rôle des parents, de la maison, si chez lui c'est là-bas et pas ailleurs, alors que fait une maison d'accueil ? Quelle est la fonction ? Quelle est la fonction protectrice d'un milieu d'accueil si elle n'est pas un lieu où un enfant peut se retirer pour pouvoir déployer le monde extérieur ?

2. Une autre manière de comprendre la contenance, c'est dans un tout autre sens qui fait allusion plutôt alors à l'autorité. C'est une position d'autorité que vous devez avoir.

La première = position de protection qui permet à un enfant de se sentir protégé. Par exemple, quand on va en maternelle et que les enfants pleurent et qu'il ne veut pas quitter sa maman, l'institutrice se sent obligée de dire « allez madame, c'est pas grave, allez travailler je vais le prendre, on prend l'enfant dans ses bras. Est-ce vraiment une attitude protectrice pour un enfant ? De se retrouver tout d'un coup dans les bras d'une étrangère qu'il ne connaît pas, qui n'a pas la même odeur ? Est-ce que l'enfant se sent vraiment protégé alors que l'intention de l'institutrice est bien celle-là ? Va-t-il le vivre comme « on me met à l'abri du monde, dans des bras qui me protègent ou au contraire je me retrouve dans le monde dans des bras que je ne connais pas et c'est épouvantable ! Un lieu d'accueil peut-il protéger quand ce n'est pas « chez soi » ? Et quand le « chez soi » est un lieu qui est dangereux pour l'enfant il n'empêche que c'est « chez lui ».

L'autorité pour poser la contenance. Il y a 3 sens à développer. Je n'ai pas entendu les 3

sens mais en fonction de ce que je connais :

1) Fixer des limites pour contenir un enfant. On contient un enfant ou un adulte

quand on lui rappelle ce qu'il peut faire, ce qu'il ne peut pas faire, qu'il y a un cadre dans lequel on doit vivre, si on veut vivre ensemble. L'autorité peut être une attitude qui rappelle ce cadre où on va contenir et empêcher éventuellement certains débordements. Exercer cette posture peut passer par une certaine forme de violence. On va contraindre. Une violence légitime, pourvu qu'elle soit elle-même contenue dans la mesure où elle est assumée, voulue. Ce n'est pas parce que j'explose tout d'un coup que je deviens violent et que je tape le gamin, là c'est une faute grave. Saisir quelqu'un qui agresse une autre personne, l'arrêter dans son mouvement et exercer une force, une certaine forme de violence en sachant jusqu'où je peux aller. C'est une violence malgré tout quand bien même elle est réfléchie et maîtrisée. Ça peut donc passer par une certaine forme de violence, ça peut passer aussi par des sanctions, pas avec des bébés, mais à partir d'un certain âge.

Cette manière de contenir, c'est une posture qui n'est pas gaie, pas une partie de plaisir mais qu'il faut parfois assumer pour rassurer tout le monde, ça pose la question de quelles sont les limites au nom desquelles on peut exercer cette autorité, au nom de quoi ? Quelles sont les valeurs qu'on va transmettre et qui justifieraient qu'on exerce ce pouvoir sur de jeunes enfants ou de plus âgés.

Des valeurs au nom desquelles on estime qu'on est autorisé à exercer une certaine autorité n'ont de sens que si elles disent d'une façon ou d'une autre le réel qui est le nôtre. On peut avoir des valeurs complètement farfelues parce qu'elles reposent sur de l'imaginaire, du délire. Pour qu'on puisse s'y soumettre, il faut que cette valeur ait quelque chose à voir avec la réalité qui est la nôtre. En tant que philosophe, une des manières de dire ce que nous sommes en tant qu'être humain, cette réalité qui est la nôtre, celle à laquelle on doit se soumettre qu'on le veuille ou non c'est la suivante : Nous sommes d'abord une **finitude**, on ne peut pas tout. Je n'ai que des pouvoirs limités, je ne suis que garçon ou fille, je ne peux pas faire tout et n'importe quoi. Si je mets ma main dans le feu, ça brûle et je me détruis. Il y a toute une série de choses où je suis fini et dès que je sors du cadre, il est légitime que les adultes me rappellent « Non, tu ne peux pas ! » Si je veux me jeter dans le feu juste pour rire, il est normal qu'un adulte me dise « arrête tes couillonnades, on ne fait pas ça ! » Pas parce que ce serait arbitraire de la part de l'adulte mais parce que ce serait une manière de dire on n'est pas tout, si on se brûle, ça fait mal. Et d'ailleurs, un enfant va toujours essayer d'expérimenter pour voir si c'est vrai ce qu'on lui dit. La finitude nous rappelle nos limites, c'est une valeur fondamentale. Au nom de cela, on peut toujours intervenir parce que dire non à un enfant, c'est lui rappeler la réalité qui est la sienne.

La deuxième chose, c'est une caractéristique de notre être, c'est ce qui va rappeler la **solitude** qui est la nôtre. Tout être humain, quel qu'il soit, est une solitude indépassable, ce qui ne veut pas dire qu'on vit seul, nous sommes dans l'intersubjectivité mais il n'empêche, quand bien même nous sommes dépendant des autres, nous sommes chaque fois seuls à vivre les relations qui sont les siennes. Dans toutes les relations quelles qu'elles soient, les autres nous échappent toujours. On ne saura jamais ce que véritablement un enfant vit. On peut être bardé de diplômes en psychologie, avoir une expérience en crèche de 30 ou 40 ans, on ne sait jamais ce que quelqu'un vit, d'abord un enfant, puis en adulte, les parents, les collègues, ... Il y a une solitude indépassable à laquelle nous sommes toujours renvoyés et qui justifie tous les malentendus, les problèmes de communication, et qui oblige que nous parlions. Parce que précisément l'autre m'échappe en permanence.

C'est ce que vit un enfant cruellement lorsqu'il prend conscience que sa mère n'est pas lui, comment ne pas être abandonné ? Il faut faire l'effort de parler, trouver un moyen pour rester en relation, parce que tout d'un coup on est renvoyé à cette réalité : ma mère n'est pas moi, je ne suis pas elle, ce qui lui arrive à elle, ce n'est pas à moi que ça arrive et vive versa. Comment malgré tout nouer une relation ?

La solitude est une réalité indépassable et toutes les valeurs qui vont rappeler cette solitude sont des valeurs qui sont justifiées.

Par exemple : on ne peut pas taper quelqu'un simplement parce que l'autre ce n'est pas moi. Ma vie s'arrête au bout de mes dix doigts. Après, ce n'est plus moi, l'autre c'est l'autre. L'autre ne se réduit jamais à ce que j'en perçois : c'est un imbécile donc je peux taper dessus, et bien non ! Même si je le pense, ce n'est pas moi quand-même et donc je n'ai pas le droit. Toutes les valeurs telles que l'interdit du meurtre Nous sommes une solitude, l'autre ne nous appartient pas et donc nous ne pouvons rien en faire. On ne peut pas le violer, le taper. Sa vie n'est pas la nôtre, il y a une béance qui doit être préservée.

C'est fondamental surtout par rapport au bébé parce que quand on dit que pour pouvoir contenir un bébé, pour l'aider à grandir, il faut pouvoir deviner ses attentes, ses besoins, il y a tout ce travail qu'une mère ou qu'un professionnel fait mais il n'empêche, vous ne saurez jamais par ce travail qui consiste à deviner quels sont les besoins et attentes d'un enfant. Vous ne saurez jamais en dernier ressort si vous avez tapé juste. Alors, peut-être que vous serez dans la bonne direction, ou juste à côté ou que vous n'aurez vu qu'une partie du problème mais on n'a jamais la certitude in fine qu'on a bien satisfait le besoin, qu'on a bien rencontré le besoin de l'autre. Il y a une béance qui fait que la question restera toujours pendante. Le tout n'est pas d'en faire un prétexte pour ne pas être en relation mais juste de le savoir. On doit faire l'effort mais sans jamais pouvoir prétendre qu'on a le dernier mot concernant autrui. Il est légitime qu'une autorité rappelle toutes les valeurs qui tournent autour de la solitude. C'est contenir une personne que de lui rappeler « tu ne peux pas tout » et « tu n'es pas tout » = « l'autre ce n'est pas toi »

3. **Incertitude.** Rien ne nous est dû, ni à nous même en tant que professionnel, on peut faire un travail de qualité, ce n'est pas pour cela qu'il vous est dû de recevoir des subsides. On peut être révolté, mais la vie concrète dans laquelle nous sommes nous rappelle que c'est comme cela que ça va. Le fait que rien ne vous soit dû, ça nous invite à une chose : si rien ne nous est dû, si vous voulez quelque chose, battez-vous ! N'attendez pas parce que vous n'aurez jamais rien ! Il y a des moyens politiques et autres mais si vous ne vous bougez pas, ça ne marchera pas.

La contenance, ça peut être aussi prendre position d'autorité, on est juste dans l'autorité quand on rappelle des valeurs qui ne sont pas des valeurs simplement culturelles, farfelues mais qui sont des valeurs qui disent quelque chose de la nature humaine. On essaie de viser à travers ces valeurs quelque chose qui est notre humanité, même si c'est encore imparfait, ces valeurs sont toujours discutables finalement.

L'autorité ne se réduit pas à ça ! L'autorité qui contient n'est pas que l'autorité par laquelle on va rappeler des valeurs. Il y a 2 autres formes d'autorité dont on aurait pu parler ici mais je ne les ai pas entendues.

La deuxième forme d'autorité c'est **l'autorité naturelle** : il y a des personnes qui dégagent une autorité de part ce qu'elles sont, de par leur manière d'être, qui en impose, quand on les voit, on se tient à carreau, on ne fait pas n'importe quoi. C'est une forme d'autorité naturelle qui ne s'enseigne pas, qui ne se maîtrise pas, on l'a ou on ne l'a pas. C'est une autre posture que l'on peut avoir qui peut être cette autorité

naturelle et qui peut être une manière d'être qui va soutenir, contenir, cadrer. Avec cette personne-là, je me sens bien, rassuré, ça me permet d'aller de l'avant.

La troisième forme d'autorité c'est **l'autorité contenante**, qui ne consiste pas à rappeler des valeurs mais qui consiste à laisser vivre des expériences. Ca demande d'être soi-même suffisamment fort, armé que pour s'autoriser à laisser les enfants parfois très jeunes vivre des expériences qui pourraient être potentiellement dangereuses. En partant du principe que « on n'apprend que par l'expérience » et que plutôt que d'intervenir parce que j'ai trop peur et que je veux me protéger moi de peur d'avoir des ennuis avec la famille, l'ONE, c'est d'avoir cette assise : je sais qu'il faut laisser un enfant faire des expériences, jouer avec le feu, c'est en prenant des risques que l'enfant grandit, c'est quand il se confronte au problème, quand je l'autorise à se confronter au problème que je l'aide à pouvoir s'approprier des angoisses, de l'espoir de la rage, je l'aide aussi à se réapproprier ce que c'est que l'effort. Qu'il se casse la figure et puis qu'il réessaie, ce n'est pas grave et c'est en le laissant ainsi vivre l'expérience que j'aide quelqu'un aussi à se construire et à devenir quelqu'un cad en proposant ce cadre sécurisant qui permet à quelqu'un de se mettre en danger (paradoxe).

La famille devrait être ce lieu-là où je permets à mon enfant de se casser la figure. Ce n'est pas grave, tant qu'il est l'enfant de ses parents, ce qu'ont les parents qui assument. On apprend à l'enfant qu'il faut bien y passer. Or beaucoup de parents font le contraire et on l'empêche de vivre. Les crèches et autres lieux d'accueil autorisent-ils un enfant sous le contrôle des adultes qui sont là de prendre des risques ? Ou au contraire, vous pourri-t-on la vie avec des contraintes pour que surtout aucun risque ne soit jamais pris ? Et que tout le but du jeu c'est de faire tout ce qu'on doit pour ne jamais pouvoir être inquiété et qu'on me reproche par la suite de ne pas avoir pensé à ceci, à cela. Dans quel jeu éducatif est-on ? Est-ce qu'on contient en empêchant les risques d'être pris ou est-ce qu'on contient en proposant un cadre qui permet à de jeunes enfants d'expérimenter des choses qui vont l'aider à grandir, quitte à se casser la figure ?

La question éthique est posée. S'il est vrai qu'il faut laisser expérimenter les choses, les endurer soi-même pour comprendre ce que c'est et pour voir que les adultes qui me parlent me disent vrai. Il faut pouvoir aider les enfants à prendre des risques et habiter ce corps qui est le leur, faire sienne cette vie qui est la leur. La question qui va se poser aux éducateurs et aux parents, c'est jusqu'où va-t-on permettre les risques ? Si on part du principe qu'on ne peut pas prendre de risques, on tue les enfants, on les met dans une bulle qui les protège tellement de la vie que le jour où ils seront confrontés à des difficultés, c'est fini.

C'est l'exemple de cet enfant dont les parents croyaient avoir bien fait en le protégeant de la confrontation à la mort : surtout ne pas voir papy qui est mort. C'est enfant a grandi en étant toujours protégé de la mort, de la confrontation aux cadavres. Le premier jour où il y a été confronté c'est quand un de ses 2 parents est mort. Il était devenu un adulte incapable de rentrer dans la chambre où reposait le cadavre de son père. Il était tétanisé. C'est apprenant la confrontation à la difficulté, à la douleur, aux échecs, qu'on apprend à habiter cette dimension là de notre existence et qu'on peut aller de l'avant par la suite.

Donc il y a 3 formes d'autorité que vous pouvez incarner et qui sont autant de manières d'aider un enfant à être contenu pour qu'il puisse grandir, c'est

- En donnant des **limites** pourvu que vous soyez au clair sur les limites que vous voulez donner

- Cette autorité **naturelle** dont vous êtes peut-être investi si pas vis-à-vis des adultes, peut-être vis-à-vis des enfants. Vous devez en avoir conscience pour ne pas en abuser et l'utiliser à bon escient.
- Cette autorité **contenante**, autorité de sagesse qui permet l'expérience, qui permet à des enfants de prendre des risques et où il n'y a plus en vous de peur par rapport à ce qui pourrait se produire, ce qui donne une assurance à un enfant

Ce sont les 4 sens qu'on pourrait donner à la contenance pour les aider à être contenu. Il existe un élément qui traverse ces 4 sens.

Il ne suffit pas d'être contenant en protégeant ou en faisant ce que l'autorité nous appelle à faire dans les 3 sens dont je viens de parler.

Quelque soit la manière que vous aurez pour contenir des enfants, c'est de passer par le langage. Dans le cadre de la protection ou dans le cadre de l'autorité (3 formes), on ne contient qu'en parlant.

Parler ça aide à contenir aussi en soi. Selon les philosophes contemporains, un enfant au point de départ n'est pas vide, n'a pas rien en lui et qui devrait ensuite devenir un individu avec une connaissance. Un enfant est d'abord une présence à soi et il n'est que cela sous un mode particulier, sur un mode affectif. Un enfant au point de départ est déjà en possession de soi de tous les pouvoirs dont il est pourvu pour l'instant, qui ne sont pas les pouvoirs qu'il aura demain et il peut faire tout cela alors qu'il n'a aucune conscience et aucune pensée du simple fait qu'il se ressent.

Quand vous prenez une expérience humaine, par exemple, vous allez vous lever pour repartir, vous pouvez par votre conscience tout entier, concentré sur ce que vous êtes en train de dire à votre voisin, vous êtes en train de marcher... Ce qui est extraordinaire dans ce type d'expérience c'est que vous savez que vous marchez alors que vous n'y pensez pas et que vous n'en avez pas conscience explicitement. Quelle est la nature de ce savoir ? C'est la base de l'intersubjectivité humaine, je le ressens. Ce que je ressens, c'est ce que je suis !

Un enfant qui vient à la vie, avant même de sortir du ventre de sa mère, on sait qu'il se ressent déjà. Non pas qu'il réagisse à des sensations extérieures mais toutes les sensations extérieures qui lui viennent, il les vit comme ce qu'il ressent en lui, sans savoir que ça vient de l'extérieur. Il a un pur affect. Mais, autant un enfant est déjà sujet sous la forme d'un pur affect qui ne se pense pas encore, qui n'a pas encore conscience de lui, du monde, des autres, il n'empêche, cet affect est un pur chaos. Je me ressens mais je ne sais pas ce que je dois faire avec ce que je ressens. Un enfant est complètement perdu quand il est angoissé, il ne sait pas ce que c'est que cette angoisse. Il ne sait même pas que c'est de l'angoisse, c'est une souffrance, une panique qu'il ressent, qu'il ne peut pas nommer mais quand on ne sait pas nommer les choses on ne sait pas quoi en faire. Ce que l'on montre en philosophie et qui rejoint des études psychologiques, pour qu'un individu puisse se mettre en scène, puisse se déployer et déployer toute cette vie affective qui est la sienne, il faut qu'il puisse prendre appui sur des manières de dire les choses. Si vous me laissez sans langage, je ne suis qu'un tas d'affects qui partent dans tous les sens et qui me détruisent littéralement parce que je ne sais pas par où ça commence, ni par où ça finit, je ne sais pas m'en débarrasser. Mais si vous me donnez un langage, vous ne faites rien d'autre que me donner un point d'appui qui va permettre à un affect tout d'un coup de se déployer. Voilà où ça commence et voilà ce qu'on peut faire pour essayer de s'en libérer. Par exemple la tristesse, quand on apprend pas aux enfants à pleurer, ce sont des enfants qui se retrouvent avec une tristesse qui devient un désespoir innommable, ils

ne savent plus comment s'en libérer. Vous avez alors des passages à l'acte. Quand simplement en tant qu'adulte, on s'autorise à pleurer devant un enfant parce qu'on est triste dans ce qu'on vit ou qu'on est triste avec lui, qu'on se sépare, vous pouvez pleurer ! C'est une horreur de se garder de pleurer sous prétexte qu'en tant que professionnel « on doit se contenir », on doit être civilisé. Il faut pleurer, c'est apprendre à cet enfant comment on peut exprimer de la tristesse lors d'une séparation, comment on peut faire quelque chose de toute cette boule qu'on a en soi et qui de fait nous poursuit quand on ne la fait pas sortir. Les mimiques, le langage corporel, les cris, les larmes peuvent être mis en scène pour qu'à force de pleurer, je peux me libérer de ce tas d'affects.

Le langage est incontournable parce qu'en apprenant, en donnant des mots, ce qu'on fait avec un enfant n'est pas tellement le contenir mais lui donner un point d'appui qui va lui permettre à lui aussi de mettre en scène toute cette vie affective qui est la sienne. C'est comme ça qu'on va pouvoir l'aider à se libérer des affects dans lesquels il est parfois enfermé.

Le langage se fait contenant, aide à pouvoir vivre cette vie et vivre ce que nous sommes dans la mesure où nous sommes pleinement ce que nous sommes que :

- Si d'une part on accepte ce qu'on devient

- Si d'autre part, en plus je peux au moins être ce que je suis face à une personne.

Ce sont ces 2 conditions qui vont faire que je suis pleinement moi. Tant que j'accepte d'être veuf, j'accepte que mon mari est mort je l'accepte dans ma tête parce que ça ne regarde personne, alors on a toujours un problème. Le jour où vous arriverez à dire à une personne « je suis veuve », c'est aller jusqu'au bout de soi-même, dans les yeux de l'autre.

Quand vous parlez à un enfant, quand vous essayez de nommer ce qu'il vit parce qu'il n'a pas encore le langage, pas encore les manières de la dire, ce que vous essayer de faire c'est de lui donner ce sur quoi il va prendre appui lui-même pour pouvoir un jour se dire. Mais c'est aussi essayer, pourvu que vous tapiez juste, de le reconnaître, de l'aider à pouvoir exister tel qu'il est pleinement. Ce sont 2 choses qui sont faites par le biais du langage.

On a raison de croire que le travail de contenance qui aide une personne à grandir passe quoi qu'on fasse toujours par le langage. Le langage sans protection ou sans autorité c'est un langage qui parle pour ne rien dire. C'est toujours à l'intérieur d'une posture me semble-t-il que le langage devient parlant.

Quelles sont les conditions pour pouvoir exercer cette contenance, pour pouvoir être un adulte qui essaie d'offrir ce cadre, langagier ou autre, qui va aider un enfant à pouvoir exprimer ses émotions pour s'en libérer, pouvoir grandir et se réapproprier sa vie ?

Au-delà des moyens, sur lesquels en tant que philosophe je n'ai pas de prise, sur le plan personnel, il y a un travail à faire. Si je suis angoissé, comment contenir un enfant angoissé ?

Si moi-même je suis angoissé, en colère, j'ai peur, ce que je deviens quand je suis pris par ces émotions-là, c'est quelqu'un qui ne peut plus être contenant.

Le dernier réflexe professionnel qu'on peut encore avoir quand on se laisse submerger par les émotions, c'est celui de passer le relais. Pourvu que le relais soit possible... Ce n'est pas de la lâcheté, ni de la fuite, c'est encore un geste professionnel. Ça doit être reconnu dans les institutions dans lesquelles vous travaillez. Un bon professionnel ne doit pas savoir faire face à toutes les situations tout seul. Quand je suis submergé, il

faut que l'institution ait prévu, même si je suis tout seul, un relais : qui appeler ? Comment peut-on essayer malgré tout pour ne pas se laisser tout le temps submerger par ses émotions ? Vous ne pouvez être contenant que pourvu que vous-mêmes vous soyez appropriés en tant que professionnel la **solitude** qui est la vôtre, l'**incertitude** qui est la vôtre, la **finitude** qui est la vôtre. Tant que vous ne supporterez pas ce que vous êtes, vous serez chaque fois terrorisé. La seule manière de faire n'est pas de fuir cette réalité mais bien au contraire de faire tout un travail qui permet de se réapproprier et d'habiter cette réalité qui est la nôtre.

L'aspect positif de se réapproprier la solitude qui est la sienne. Par exemple : ce n'est qu'à cette condition là, quand on accepte que je suis seul à être qui je suis et que l'autre ne m'appartient pas, donc cet enfant n'est pas moi, il ne se réduit pas à ce que j'en perçois... Ce n'est qu'à cette condition que l'on peut commencer à écouter quelqu'un.

Tant qu'on est au contraire dans une attitude où l'on veut être aimé par les gens qui sont en face de nous : « surtout ne m'abandonnez pas, ne me laissez pas tout seul, ne me rappelez pas que je suis tout seul », tant qu'on est dans une relation où l'on essaie d'avoir l'amour des enfants pour la raison qu'on ne supporte pas la solitude qui est la nôtre, vous ne pouvez pas être dans une relation vraie avec ces enfants. Vous êtes peut-être dans une relation chouette, agréable mais ce n'est pas une relation vraie parce que tout ce que vous êtes en train de faire est biaisé, déformé par cette attente que vous avez qui est que « l'autre doit m'aimer ». Et plutôt que d'être vrai et de dire à un enfant « ça tu ne fais pas, je suis désolé », on a peur que l'enfant ne nous aime plus. Quand on accepte que l'autre n'est pas moi, on accepte que l'autre n'est pas là pour nous aimer. Si vous devez être aimé, c'est pas du côté des enfants qu'il faut chercher, c'est du côté des adultes. Les enfants ne sont pas là pour vous aimer.

La deuxième chose qu'on gagne également, c'est qu'à partir de là, on peut autoriser l'autre à être en colère. Je dis « Non » à l'enfant et il a le droit d'être en colère, il a le droit de me détester. Je comprends que si l'enfant face au refus est mécontent, ça lui appartient et je le respecte. Le langage m'y aide « J'ai dit non et je comprends bien que tu es en colère ».

La solitude, quand on se la réapproprie nous permet de tenir des positions qui ne sont pas faciles à tenir mais qui nous permettent d'être vrai.

2^e exemple : Quand on se réapproprie sa finitude, en tant que professionnel, on s'autorise à ne pas être tout face aux enfants dont on s'occupe. Si on est dans le « je dois tout pour les enfants et leurs familles », on se met dans une position qu'on ne pourra jamais totalement assumer. Devoir tout mettre en œuvre dans son travail, c'est une chose, mais se dire qu'on a à réaliser tout, c'en est une autre ! Je devrais pouvoir dire mes limites. Avec 100 enfants, je ne dois pas tout accepter, je ne peux pas tout.

Pour avoir cette fonction contenante, où on ne perd pas pied dès qu'on est contrarié, il faut essayer d'habiter la réalité qui est la nôtre. Cette réalité tourne autour de ces 3 dimensions : la solitude, la finitude, l'incertitude.